

Balade en Patagonie



[Album de photos](#)

Janvier 2005 - Avant le départ

Dès que possible, à la première escale, vers la fin février, j'ouvrirai le carnet de voyage. En attendant, voici quelques citations autour du voyage

- « **Les grands voyages ont ceci de merveilleux que leur enchantement commence avant le départ même. On ouvre un atlas, on rêve sur les cartes. On répète les noms magnifiques des villes inconnues...** »
Joseph Kessel (1898-1979) - Grand reporter et écrivain français.
- « **Flâner est une sorte de lecture de la rue où les visages, les étalages, les vitrines, les terrasses de café, les tramways, les autos et les arbres deviennent de pures lettres, toutes égales en droit, qui, ensemble, forment les mots, les phrases et les pages d'un livre toujours nouveau.** »
Franz Hessel (1880-1941) - Écrivain allemand, francophile. Chantre de la flânerie.
- « **Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait ou vous défait.** »
Nicolas Bouvier (1929-1998)
- « **Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux.** »
Marcel Proust (1871-1922) - Écrivain français.
- « **Un voyageur doit avoir le dos d'un baudet pour tout porter, une langue pareille à une queue de chien pour flatter tout le monde, la gueule d'un cochon pour manger ce qu'on lui sert, l'oreille d'un marchand pour tout entendre et ne rien dire.** »
Thomas Nashe (1567-1601) - Écrivain satirique anglais.
- « **Mon musée à moi, ce sont les chemins, les hommes qui les empruntent, les places de village, et une soupe, attablé avec des inconnus.** »
Bernard Ollivier (1938-)
- « **L'impulsion du voyage est l'un des plus encourageants symptômes de la vie.** »
Agnès Repplier (1858-1950) - Essayiste américaine.
- « **J'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot...** »
Honoré de Balzac (1799-1850)
- **" Certes, un rêve de beignet, c'est un rêve, pas un beignet. Mais un rêve de voyage,**

c'est déjà un voyage. "

Marek Halter (1936-)

- **« Le meilleur qu'on puisse ramener de voyages, c'est soi-même, sain et sauf. »**
Proverbe persan
- **« Le voyage est un retour vers l'essentiel. »**
Proverbe tibétain
- **« Le chemin est le but. »**
Bouddha

Dimanche 20 février 2005

C'est enfin le départ

Départ très serein de la maison tout est prêt, les esprits et le sac à dos. La première étape je la fais en voiture jusqu'à Rennes avec Tiphaine qui descend dans les Pyrénées. Nous rencontrons sur la route près de Guingamp une bizarrerie climatique. En effet, sur environ 10 km nous sommes brusquement plongés dans une tempête de neige. Les gros flocons ont déjà bien blanchi la route. Puis d'un seul coup, voilà à nouveau le soleil.

Un ami a fait le déplacement à Rennes pour agiter son mouchoir sur le quai de la gare. J'ai vraiment apprécié cette attention. Premier contretemps, le train ne part pas. Il stationne ½ heure en gare. J'apprends par un contrôleur qu'un homme, un ancien cheminot, déambule sur les rails. Il faut une demi-heure pour les services de secours pour récupérer cet homme. Seul désagrément de cet incident, c'est une traversée en métro à la course pour reprendre à St Lazare le train du Havre. En fin d'après-midi, je pose le sac dans un petit hôtel face à la gare du Havre, un peu fatigué, car j'étais debout pendant tout le trajet, malgré la réservation. Le train était bondé et personne ne respectait vraiment les réservations. Il y a eu quelques « mots aigres-doux » entre passagers.

Le gérant de l'hôtel au Havre a l'habitude d'héberger les voyageurs en cargos. Il me raconte quelques histoires de voyageurs (une correctrice qui travaille à bord sur son ordinateur, deux jeunes architectes français qui partent tenter leur chance en Australie.)

Lundi 21 février 2005

Embarquement au Havre

Vers 10 h 00, j'appelle un taxi pour rejoindre le bateau. A pied ce n'est pas concevable, il y a près de 10 kms. Je découvre le port du Havre, immense. Nous arrivons sur le quai prévu : pas de bateau. Appelé par téléphone, le correspondant de la Cie Maritime confirme le retard. Le bateau n'arrivera que vers 16 h 00 l'après midi. Retour obligatoire en ville, il fait froid, il n'y a aucun abri sur le port. Le retour en ville me permet d'acheter un couvre-chef pour la traversée en mer. Seconde tentative réussie vers 16 h 00 (à nouveau en taxi) Le « Repubblica di Argentina » est là. Je ne suis pas mécontent de découvrir la cabine, de vider mon sac et de me mettre à l'aise.

La cabine est très confortable (15 m²), chaude, et bien équipée : un bon lit, un coin WC - douche, des placards, une table et chaise et un hublot fixe. Je prends possession de mon espace pour 4 semaines environ.

La relation avec l'équipage (28 marins) est plutôt distante. Manifestement, les passagers ne les concernent pas. Sauf le maître d'hôtel qui est avenant. Il fait semblant de comprendre quelques mots de français mais les échanges se font en anglais.

J'apprends rapidement les heures de repas qu'il faut respecter : 08 h 00, 12 h 00, 18 h 00. Il n'y a aucun endroit pour prendre un café ou autre chose en dehors des heures de repas. Pas de fantaisie, ce n'est pas la croisière s'amuse. Tant mieux, j'y trouve ce que j'attendais. Un espace vierge où je dois organiser le temps.

Je ne suis pas le seul passager. Nous sommes cinq, un sixième doit embarquer à BILBAO. Un

couple d'anglais s'offre un « tour » : ils font l'aller/retour sur le même bateau. Ils sont partis la semaine dernière d'Angleterre et on déjà fait escale en Allemagne et en Hollande. Le 3^{ème} passager est anglais également. Il est sur un parcours assez compliqué qui durera 7 mois environ, avec des détours aux États-Unis, Tahiti, Australie et retour par l'Asie. Le dernier passager est français : c'est un parisien de 80 ans, veuf depuis une année, il fait régulièrement un voyage en cargo. Il fait le retour en avion car il est toujours dans les « affaires ».

Nous nous rencontrons à la salle à manger seulement. Cela sera peut-être un peu différent plus tard mais il fait vraiment froid, les séjours sur le pont ne durent pas longtemps.

Pour terminer la description de l'environnement, je dois parler de la mission du cargo : il transporte uniquement des véhicules, des milliers de véhicules. Sur le pont à l'extérieur sont déjà embarqués des centaines de voitures d'occasion, quelques-unes en piteux état, venant d'Angleterre ou d'Allemagne à destination de l'Afrique. A l'intérieur, dans les cales sont garées des milliers de voitures neuves. Depuis hier après-midi, puis durant toute la nuit, se déroule un ballet incessant de voitures, sur les quais immenses sont parquées des voitures neuves destinées à l'exportation. Plusieurs équipes de dockers font des va-et-vient permanents. Avec une voiture « navette » pour relier le bateau aux parkings, ils sont 4 ou 5 chauffeurs à rentrer une à une les milliers de voitures dans les cales du navire.

Mardi 22 février 2005

Attente sur les quais du Havre

Voilà 24 h 00 que j'ai embarqué. Le départ du Havre apparaît comme un secret d'état. Cet après-midi, le bateau tiré par deux remorqueurs s'est déplacé de quelques centaines de mètres, il a changé de quai. Aucune information ne transpire. Pourquoi ce mouvement ? Les anglophones essayent de décoder les morceaux de conversations échangées près de nous au « carré » (restaurant) entre le capitaine italien et un grand jeune homme hollandais responsable semble-t-il de l'embarquement des véhicules. Avec ces bribes d'informations volées, il semble que le départ ne se fasse que demain soir. Le bateau a trois jours de retard depuis le mois de décembre et il n'arrive pas à les rattraper. Le changement de quai est la conséquence de ce retard. Le quai où nous étions ce matin a dû être libéré pour laisser un autre bateau programmé à cet endroit. Nous lui avons fait de la place, ce qui augmente encore notre retard.

C'est une magnifique leçon de patience. Je suis venu sur ce cargo pour tordre le cou au défilement du temps. Dès le premier jour, la leçon est apprise. Non seulement il faut laisser faire, « laisser pisser » sans avoir de réelles informations.

Cela m'a permis de m'installer dans ma cabine. Dehors il fait froid, presque 0°C. il n'y a pour se réfugier que les 15 m² de la cabine. J'ai entrepris une longue lecture. Entre les heures de repas, tout le temps est consacré aux livres. A part quelques instants pour ce cahier de notes, quelques sorties, bien emmitouflé pour sortir fumer une pipe sur le pont, je prends, pose et reprend le livre en cours.

Côté alimentaire, nous sommes en Italie. Nous avons des pâtes à tous les repas sous une forme ou sous une autre. J'arrive à me débrouiller. Le maître d'hôtel n'insiste plus quand je dis merci avant d'être servi. Par rapport au peu d'effort que nous faisons dans la journée, les repas sont largement suffisants. Le pain, le vin et le café sont excellents. Je survivrai sans problème.

Mercredi 23 février 2005

Trois heures pour sortir du port

Ce matin, nous sommes toujours dans le port du Havre mais le paysage a bien changé. Tout est recouvert de neige et cette zone industrielle portuaire toute neuve est embellie par ce un joli ravalement blanc. Cela n'arrête pas l'activité. Les navettes incessantes de tracteurs portant des conteneurs (les boîtes comme l'on dit ici)

Au petit déjeuner par une confidence d'un marin italien, nous apprenons que le bateau devrait quitter le Havre en début d'après-midi. Cela mettra fin à ce voyage immobile très particulier.

Je commence à connaître mes compagnons de voyage : Jean, le français de 80 ans est plutôt gentil, mais nous vivons très différemment le voyage. Il s'énerve un peu car il a réservé un hôtel à Rio de Janeiro et le retard l'agace. Ce qui me ravi avec lui c'est de trouver quelqu'un qui parle l'anglais plus mal que moi. Je lui sers d'interprète pour converser avec les autres passagers anglophones. Le couple d'anglais est très cool. Très souriants, ils sont contents de tout. Enfin, Gregg, le solitaire est celui avec qui je parle un peu plus. Pour lui le cargo est un refuge. Quand il travaille, c'est travail permanent qui ne lui laisse aucun temps personnel. Il faut de temps en temps quelques mois pour reprendre son souffle.

Le portrait du commandant est intéressant. C'est un petit homme de cinquante ans environ qui ressemble étrangement à Mastroianni. Il joue vraiment son rôle à merveille. Il est distant, il esquisse à peine un bonjour. A table, il mange souvent tout seul avec un menu différent (huîtres et vin blanc, quand les autres ont des pâtes). Au milieu du repas entre deux plats, il allume sa cigarette faisant signe au maître d'hôtel de lui apporter un cendrier. C'est très drôle car on se croit dans une bande dessinée de « Tintin et Milou ».

Vers 18 h 00 à l'heure du dîner, ce bateau endormi commence à se réveiller. C'est la fin de ce curieux voyage immobile. Ce grand bateau se déplace comme un éléphant, il lui faut près de trois heures pour sortir du port. Après une traversée lente du port, un passage dans une écluse (la plus grande d'Europe, selon le chauffeur de taxi), nous sortons du port et vers 21 h 00 nous voyons s'éloigner le phare qui se situe à l'extrême ouest de la ville.

Jeudi 24 février 2005

Première nuit en mer

La première nuit en mer, je l'ai consacrée à la lecture jusqu'à 03 h 30 du matin. J'étais plongé dans « Le testament amoureux » de REZVANI. J'ai bien aimé ce livre qui me rappelait les noms de beaucoup d'écrivains, d'hommes de cinéma ou politique dont j'ai entendu parler depuis mon enfance. J'ai découvert avec surprise que le père de REZVANI soit décédé à ROSCOFF vers les années 1955/1960. J'aurai une petite enquête à faire à mon retour.

Avant de dormir, j'ai fait une ronde autour du bateau. Nous étions, je crois, face à CHERBOURG. Ce matin, nous filons vers le sud. Nous avons dépassé OUESSANT à l'aube. La mer est très calme, le bateau ne bouge pas plus que dans le port du HAVRE. Il n'y a aucun bruit de moteur ni de vibrations. Le bateau est très long, les cabines sont à l'avant et le moteur 200 mètres plus loin à l'arrière. Le seul bruit dans la cabine c'est l'aspiration au plafond que l'on ne peut pas arrêter, mais j'y suis déjà bien habitué depuis 3 à 4 jours.

Ce soir nous terminons notre première journée en mer. Le coucher de soleil est presque aussi beau qu'à ROSCOFF. A la place du phare de l'Île de batz, il y a un ou deux cargos qui suivent la même route que nous. J'ai commencé cet après-midi la lecture d'un troisième livre « L'Amour d'Erika Ewald » de STEPHEN ZWEIG.

Vendredi 25 février 2005

Escale à Bilbao

Par le hublot au lever du jour, j'aperçois les lignes d'une montagne enneigée. Le bateau est arrêté devant l'entrée du port de BILBAO. Il fait froid y compris dans la cabine plutôt surchauffée les jours précédents. Pendant le petit déjeuner, nous grappillons des informations auprès des marins. Nous avons bien compris que le commandant et les officiers ne souhaitent pas parler aux passagers. Le bateau va attendre devant le port jusqu'au soir pour y entrer. L'escale devrait être courte. Il n'est pas certain de pouvoir descendre à terre. Nous verrons. Nous voilà bien installé dans le rythme du voyage. Hier dans le golfe de Gascogne, ce fut une belle journée printanière, presque chaude au soleil. Ce matin, l'hiver est de retour. Du bateau nous avons une superbe vue sur la COSTA

VERDE et quelques villes coincées entre la montagne et la mer.

Je m'installe sous les draps pour reprendre la lecture. Je suis transporté en l'an 2052 par BARJAVEL dans « RAVAGE ».

Le bateau entre au port de BILBAO vers 18 h 00 et comme nous l'avions entendu, il repartira demain en soirée.

Je viens de rencontrer le nouveau passager qui avait été annoncé. Un bel italien, PAOLO, très élégant, parlant bien français, avec un accent exotique. Dès demain, nous le connaissons mieux, car nous partageons les repas à la même table.

La journée s'est déroulée comme chaque jour, avec les temps de lecture et de repas. Une différence tout de même, cet après-midi, le soleil étant assez chaud pour lire sur le pont, face à la montagne enneigée.

Je me sens très bien dans ce rythme très ralenti. Je crains un peu de manquer de livres avant l'arrivée à BUENOS AIRES. J'ai adoré le livre du jour malgré son histoire terrifiante.

Il est prévu de descendre en ville à BILBAO demain après le petit déjeuner. Nous sommes environ à une demi-heure de marche du centre ville.

Heureusement que je n'avais pas trop rêvé sur les diverses escales, car il sera probablement difficile de mettre pied à terre à chaque fois. Pour deux raisons : la distance entre le port et la ville mais aussi le temps d'escale trop court. Inch Allah !

Samedi 26 février 2005

Une journée à Bilbao

Aujourd'hui, dans le port de BILBAO, malgré les sommets enneigés, nous profitons d'une douceur printanière. Une petite équipe de trois, Gregg, Jean moi partons en ville à pied après le petit-déjeuner. Nous marchons pendant 40 minutes pour nous retrouver non pas à BILBAO (15 Kms) mais dans la petite ville près du port. Depuis l'embarquement lundi au HAVRE, c'est la première sortie. Mon intention est de poster une lettre à Joss, d'envoyer un email si possible. Avec Gregg, nous traînons un peu dans la ville qui se réveille doucement ce samedi matin. Nous sommes bien au PAYS BASQUE. Les hommes âgés assis sur les bancs dans la rue portent presque tous le célèbre « béret basque » très large. Gregg, qui a bon appétit fait des provisions au « Super Mercado ». Il ramène sur le bateau à boire et à manger. Je trouve un endroit pour lire le courrier électronique. Cela fonctionne bien. Je suis un peu perdu avec le clavier différent du nôtre (français). Tant pis pour les accents, les points-virgules. Je suis content d'avoir pu poster une lettre et d'envoyer un email pour annoncer la lettre.

Au retour, près du bateau, nous rentrons en taxi, invités de Jean, le parisien octogénaire, vers 12 h 30. nous avons l'information nous disant d'être à bord avant 13 h 00. Le bateau a quitté le port à 19 h 00. cela montre bien la difficulté pour sortir l'esprit tranquille. Il y a un très grand « flottement » dans l'information. Sur le quai, nous faisons plus grande connaissance de notre nouveau compagnon de voyage, un milanais, PAOLO.

C'est vraiment un personnage de roman. Beau comme un prince, quadragénaire, libre comme l'air. Il parle naturellement 3 ou 4 langues, exhibe un large sourire naturel, d'une politesse élégante. Il embarque sur le bateau un « Van », un 4X4 tout terrain pour un voyage d'une année en Amérique du Sud. Il dispose d'un véritable studio d'informatique, de caméra, d'appareil de photos. Son véhicule est équipé pour une large autonomie. (panneau solaire sur le toit, hélice pour faire fonctionner un générateur électrique (éolienne) si le soleil est insuffisant). C'est assez stupéfiant de voir l'équipement de son véhicule. Avec tous les atouts qu'il a dans son jeu, il serait surprenant qu'il reste longtemps solitaire dans son 4X4.

Après le capitaine qui ressemble à Mastroianni, nous voilà avec Tintin, un Tintin dans le vent, plus vrai que dans la bande dessinée. C'est très bien, son arrivée dans la petite équipe de passager va donner un coup de jeune, une arrivée d'énergie. Il sera également précieux pour améliorer la

conversation avec le capitaine et les officiers car c'est un Italien (du Nord, certes). Il me dit qu'il comprend à peu près tout le monde en Europe mais qu'il ne comprend pas facilement les Italiens originaires des régions plus au Sud de Rome. Voilà pour la présentation de PAOLO / TINTIN / CASANOVA ?

En début de soirée, le « REPUBLICA DI ARGENTINA » sort du port. La mer est belle. Cette nuit nous longerons la côte nord espagnole et dès demain, nous replongeons plein sud vers CASABLANCA.

Côté lecture, j'ai fait une petite pose. J'ai tout de même lu un petit livre « ORGUEIL DE LA MAISON » de GILBERT GANNE, qui explique sa passion pour les chats. Pourquoi pas ? Mais cet amour pour les chats est une réponse à son dégoût pour les hommes. Je n'ai pas vraiment adhéré à ce discours.

Avant de dormir, je suis sorti sur le pont fumer une pipe. La nuit est bien noire et je vois sur une très longue distance la côte espagnole très éclairée. Nous naviguons à une distance assez proche, peut-être 20 km de la côte. Je n'y reste pas très longtemps car l'air est assez vif.

Ayant environ 2 à 3 jours de mer devant moi, j'entreprends la lecture d'un livre assez long, choisi par Tiphaine. « La dernière tentation du Christ » de NIKOS KAZANTZAKI. J'ai de quoi remplir plusieurs heures de navigation.

Dimanche 27 février 2005

Au large du Portugal

Cette nuit nous avons été bercés, pas vraiment secoués, même si les tiroirs de la cabine s'ouvraient et se fermaient au gré des mouvements du bateau. Je suis sorti, comme je sors la nuit, faire un tour dans le jardin comme à la maison, deux fois sur le pont. La côte est toute proche. Vers 07 h 30, je m'habille pour aller au « carré » prendre le petit déjeuner. Le soleil n'est pas encore levé mais déjà derrière le bateau quelques lueurs apparaissent. Le bateau file toujours vers l'ouest. Vers 08 h 00, je m'offre le spectacle du lever du soleil sur le CAP FINISTERE espagnol, au large de LA COROGNE et de ST JACQUES DE COMPOSTELLE. Le bateau s'éloigne petit à petit de l'Espagne pour virer au sud d'ici peu de temps sans doute et descendre plein sud vers CASABLANCA.

Jean, à qui j'avais proposé d'emprunter mes livres, vient faire son choix dans ma bibliothèque. Il n'avait emporté que trois ou quatre petits « policiers » qu'il a avalé depuis longtemps. Hormis les temps de repas partagés, les quelques heures de rêveries sur le pont, il n'y a aucun dérivatif. Chaque passager se trouve seul dans sa cabine pendant de longues heures. Ce sont les conditions idéales pour la lecture. Je déguste les journées de mer si lente mais toujours remplies.

J'ai tenté ce matin, avec succès, d'écouter les nouvelles à la radio. Je grelotte pour vous. Le froid semble bien installé. Peut-être ai-je manqué le spectacle de Roscoff sous la neige ? Pour le reste, vu d'ici les nouvelles de ce jour semblent banales, le rugby, la démission d'un ministre, la visite annuelle de Chirac au salon de l'agriculture. RAS.

La présence de Paolo est très agréable. Il fait le lien entre les passagers pendant les repas. Nous sommes 6 passagers, sur deux tables : une table anglophone et une table francophone. Paolo fait le relais entre nous avec beaucoup de finesse et de bonne humeur.

Depuis la fin de la matinée, la terre s'est éloignée à nouveau. Nous filons plein sud. Ce soir, le bateau se trouve probablement au sud du Portugal. La journée a été splendide. Je peux rester sur le pont observer très confortablement les bateaux qui nous entourent, souvent quatre ou cinq. Le soleil réchauffe suffisamment pour supporter l'air encore frais du printemps. Toute la journée, malgré une mer très calme, nous avons subi un roulis très souple mais permanent. Le bateau est très haut, la cabine est bien à 15 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le roulis nous relève de 3 ou 4 mètres à chaque mouvement. Mais ce mouvement assez lent est plutôt agréable, il doit ressembler au mouvement d'un berceau d'enfant. Je suis resté jusqu'au coucher du soleil sur le pont bavarder avec les compagnons de voyage. Notre petit groupe commence à se former au fil des jours, malgré nos différences de vies et d'histoires personnelles.

Cet après-midi, deux officiers du bord nous ont fait un petit exercice de sécurité : essai de la ceinture de sauvetage, repérage des lieux de regroupement en cas de danger. C'est vrai qu'il vaut mieux connaître tout cela, mais j'imagine que si loin de tout, les chances de survie sont bien minces.

Lundi 28 février 2005

Arrivée à Casablanca

Ce matin, nous retardons notre montre d'une heure. Le temps a bien changé depuis la nuit. Le ciel est chargé de gros nuages et l'air est humide. Le vent est un peu plus fort, mais la mer reste assez calme.

Je suis plongé dans « La dernière tentation du Christ ». J'ai eu un peu de mal à m'y plonger complètement. Voilà, c'est fait. Même si je connais (ou je crois connaître la fin de l'histoire), je lis cela avec intérêt. Je trouve curieux car de très vieux souvenirs de ma formation religieuse me donnent l'impression de connaître déjà presque tous les noms des personnages et les lieux. En revanche, la présentation de l'histoire et des événements diffère fondamentalement de mes souvenirs d'enfance. Le livre est long et il me faudra bien autant d'heures pour le lire que pour rejoindre BILBAO à CASABLANCA. Nous serons devant CASABLANCA cette nuit.

Pour l'instant en ce début de soirée on ne voit encore aucune lumière sur la côte. Par la radio, il est assez facile de se situer. Toute la matinée, je pouvais écouter du fado, au long du Portugal, dont on ne voyait pas la côte. La visibilité n'est pas bonne. En début de soirée, deux minuscules oiseaux de terre s'amusaient autour du bateau. La terre n'est toujours pas visible mais elle doit être très proche. Je viens d'écouter en Français en FM les nouvelles par la Radio Nationale Marocaine.

De repas en repas, le temps de rencontre, nous apprenons à nous connaître. Paolo est venu sur ce cargo pour trouver le temps d'écrire. Il ne sait pas précisément ce qu'il fera de cette écriture. Il dit qu'il est en voyage pour accumuler des émotions et que petit à petit se dessinera son projet d'écriture. Il aime écrire de la poésie, mais pas seulement de la poésie. Vers 23 h 00, je sors sous la pluie et dans le vent découvrir CASABLANCA et les environs vus du bateau stationné pour la nuit à quelques encablures devant la ville. L'entrée dans le port ne se fera que demain matin quand une place sera disponible au long du quai.

Vu de la mer et de nuit, la grande mosquée illuminée construite par HASSAN II , domine toute la ville.

Mardi 01 mars 2005

Dans la Médina de Casablanca

Nous allons passer toute la journée en attente d'une place (vers 17 h 00) dans le port. Le temps n'est pas très bon, le vent est fort (80 km/heure). Le petit déjeuner vers 08 h 00 le matin s'allonge de plus en plus. PAOLO fait le lien entre les Anglais et nous et les conversations s'allongent chaque jour.

SALVATORE, le maître d'hôtel est délicieux, plein d'humour. Il nous apporte du café tant que nous restons autour de la table. JEAN, le parisien est très impatient. Il vit une journée d'attente comme une journée perdue. Paolo lui propose de l'aider à chercher où est passée sa journée perdue. Je n'imaginai pas à quel point ce mode de transport, le cargo, soit aussi efficace pour apprendre la patience et pour devenir le maître du temps et non son esclave.

L'entrée dans le port se fait plutôt que prévu. Nous sommes à quai vers 15 h 00. avec Paolo, nous décidons de visiter CASABLANCA. Pour sortir, nous rencontrons à bord du bateau dans une salle des officiels marocains (policiers, douaniers). Nous obtenons un laissez passer pour deux jours. Entre la sortie du bateau et la rue, nous présentons nos papiers à trois portes différentes aux

policiers. Nous assistons ébahis à une scène qui est probablement quotidienne. Une trentaine de jeunes hommes marocains sont juchés sur le mur d'enceinte du port. Un policier, à dix mètres de Paolo et moi, prend quelques cailloux au sol et les jette sur les jeunes pour les faire déguerpir.

Nous voilà dans la ville à quelques minutes à pied. L'ambiance est tout à fait différente. Les gens sont très cordiaux avec nous et plusieurs personnes nous adressent un « bonjour monsieur » sans contre partie. Nous n'échappons pas bien sûr à l'entrée de la MEDINA aux colporteurs insistants mais en leur répondant fermement et avec le sourire, nous arrivons à les dissuader de nous vendre ce dont nous n'avons aucun besoin. Les « rabatteurs » sont également au travail, pour nous diriger dans les multiples ruelles vers les magasins pour lequel ils travaillent. Mais cela se passe dans la sérénité. En revanche, nous apprécions beaucoup le sourire et le bonjour d'une fillette à la porte de sa maison ou encore un grand « bonsoir » d'une jeune femme en djellaba, dans une ruelle minuscule, interrompant sa conversation par téléphone portable.

J'ai le sentiment que depuis ma dernière visite à CASABLANCA voici environ 15 ans, les choses sont immuables. J'ai même retrouvé le marché fermé qui était le marché fréquenté par la mère de JOSS dans les années 38/39. Avec Paolo nous avons déambulé et dégusté la MEDINA pendant près de trois heures. Nous avons goûté les crêpes (carrées) fabriquées sur la rue ; consommé par deux fois l'excellent thé à la menthe (bouillant) dans de minuscules cafés emplis d'hommes plutôt désœuvrés.

Rentrés vers 20 h 00, notre intention était d'y faire une autre balade le lendemain, selon les heures de départ du bateau.

Mercredi 02 mars 2005

Départ « mouvementé » de Casablanca

Après une nuit de sommeil assez courte (lecture presque intégrale du Monde + mon livre en cours), je retrouve mes camarades de voyage. Nous apprenons que le bateau appareillera dès que possible. Vers midi ou même avant si possible pour des raisons de sécurité. La nuit a été chaude autour du bateau. Vers minuit, à deux heures du matin, une bande de candidats à l'immigration a tenté de rentrer à bord par tous les moyens. L'équipage et la police ont eu quelques difficultés à faire déguerpir les « passagers clandestins ».

Déjà dès l'accostage du bateau dans l'après-midi, plusieurs jeunes gens tournaient sur les quais autour du bateau. Ils observaient le bâtiment très haut, difficile d'accès. J'ai vu un parmi eux qui commençait à grimper sur les haussières. Après une dizaine de mètres, sentant l'opération trop délicate, il a rebroussé chemin. Vers les dix heures du soir, j'avais bien observé dans la nuit deux petits groupes se réchauffant directement à quelques mètres du bateau, autour des grues autour d'un feu de planches récupérées ici et là. Autant je ne suis pas surpris des diverses tentatives individuelles pour accéder au bateau, autant je me suis étonné de cette expédition organisée, en grand nombre de jeunes armés de bâtons et même semble-t-il de couteaux.

Dans ces conditions le départ de CASABLANCA est plus rapide que prévu. La passerelle reliant le bateau au quai est levée vers 11 h 00. mais ce n'est pas pour autant le départ immédiat. L'ensemble de l'équipage inspecte méticuleusement tout le navire, les voitures, les chambres, les cales pour dénicher le clandestin qui peut demeurer caché et qui ne sortira de sa cachette qu'une fois le bateau en haute mer.

Cela arrive de temps en temps. La règle internationale appliquée dans ce cas, c'est la prise en charge de ce passager, comme un passager normal (nourriture, lit, soins...). Lors des escales suivantes, il peut être débarqué si le pays visité accepte cette prise en charge. Sinon, le passager reste à bord et à l'arrivée dans le pays d'origine du navire, il est pris en charge par les autorités de ce pays. Tout cela coûte très cher en temps et en argent pour gérer la présence et payer le rapatriement d'un passager clandestin. Aussi, une grande attention est portée avant de quitter le port par le commandant et son équipage.

Vers midi, le navire quitte le port de CASABLANCA. Nous partons pour 2 à 3 jours de mer, avec comme prochaine escale DAKAR : les conditions météo sont bonnes. Le ciel est bleu, la mer est

parfaitement plate et calme.

Chacun retourne dans son coin, sa cabine, organisant à sa guise les heures de la journée. Je vais terminer rapidement mon livre en cours et m'offrir une petite sieste pour rattraper quelques heures de sommeil.

C'est la soirée, plutôt le début de la nuit. Je viens de terminer le dernier chapitre de « La dernière tentation du Christ ». C'est tout simplement magnifique.

Après le repas du soir, le couple anglais, Paolo et moi sommes restés parler un long moment. Nous expliquions aux Anglais comment les navires marchands se comportaient en cas d'attaque des pirates, existant encore dans le monde (mer de Chine, Caraïbes et Golfe de Guinée). Les équipages ne sont pas armés, ce n'est pas leur métier. En cas d'attaque, le seul objectif est de sauver les vies des passagers et de l'équipage, en ne s'opposant pas activement aux pirates et en les laissant voler ce qu'ils désiraient. De fil en aiguille, nous avons commencé à délirer en imaginant Judith, notre anglaise septuagénaire, capturée par les pirates, revendue sur la côte aux TOUAREGS et transportée à dos de chameaux jusqu'en ARABIE SEOUDITE pour être cédée une nouvelle fois à quelque riche NABAB et vivre le reste de sa vie dans un harem. Avec un peu de chance après 10 années d'enfermement, elle pourrait s'échapper et retrouver son mari Griff en Angleterre. Elle écrirait un roman, un best-seller et deviendrait assez riche pour s'offrir un nouveau voyage en cargo avec le secret espoir d'être enlevée une seconde fois...

Je rentre d'une promenade sur le pont avant de dormir. Le temps s'est transformé. Après une belle journée de soleil, ce soir nous naviguons sous la pluie. A cette heure, le bateau se trouve probablement à la hauteur d'AGADIR. Mais nous sommes assez loin de la côte. Au lever du jour, demain, nous arriverons auprès des ILES CANARIES. Bonne nuit à tous. Même si vous ne l'imaginez pas, je vous ai embarqués avec moi à bord, non pas dans le sac à dos mais dans ma pensée. Vous dormirez bien ce soir, la mer est très calme, il n'y a ni roulis ni tangage.

Je dois parler de Salvatore, notre maître d'hôtel napolitain. Il est trop charmant pour risquer l'oublier. Il a commencé sa carrière de marin vers 17 ans, aujourd'hui, il est âgé de 54 ans. Son travail lui prend tout son temps. Sa journée commence dès 07 h 00 le matin. Il prépare le petit déjeuner. Ensuite il fait le ménage dans toutes les cabines des passagers et des officiers. Il est déjà temps de préparer les tables pour le repas de midi. Peut-être a-t-il un peu de repos entre 14 h 00 et 17 h 00 il assure bien sur le service du soir à 18 h 00 qui se termine vers 21 h 00 quand les derniers officiers ont pris leur repas. Après, on le voit à la buanderie, lavant et repassant le linge de table et les vêtements des officiers. Malgré tout cela, il est d'une humeur égale, heureuse. Il chante dans son office comme un rossignol. Quand il sert à table, il a toujours une histoire à raconter. Ce midi, il propose un plat au capitaine qui dit « non » une fois, deux fois, trois fois. SALVATORE insiste « Mais c'est très bon, capitaine... ». Le capitaine dit à Paolo : « Salvatore est pire qu'une mère ». C'est un personnage attachant. Il donne l'impression d'être un acteur en scène perpétuellement.

Jeudi 03 mars 2005

Au large des Canaries

Ce matin, le bateau croise auprès des ILES CANARIES. Dès 11 h 00, nous apercevons les côtes de Lanzarote.

La visibilité n'est pas très bonne, nous n'apercevons que la ligne de crête de la montagne. A cette heure, en début d'après-midi, nous longeons la Gran Canaria que nous apercevons dans la brume.

Je suis passé ici, voici à peine 41 ans en janvier 1964. je me souviens essentiellement d'y avoir découvert pour la première fois la misère. Les enfants de 8 à 10 ans s'approchaient de notre bateau, le « SOMALI », pour quémander du pain. Ils étaient pieds nus, en haillons. Les gardes civils espagnols les faisaient fuir à coup de fouet. Quand je rapproche cet ancien souvenir de celui d'avant-hier à CASABLANCA, j'ai la triste impression que la situation de ces peuples pauvres n'a pas beaucoup évoluée.

Dans le voyage, je commence un nouveau voyage au GUATEMALA avec le livre « Le pape vert » d'Asturias. Le GUATEMALA est presque sur la même latitude que le bateau ce soir, sur le tropique du Cancer. Malgré un vent assez fort (force 5 environ), il fait presque doux sur le pont (18°C) mais curieusement, la mer reste assez calme, il y a quelques moutons mais le bateau est très stable.

L'arrivée à DAKAR sera probablement dans 36 heures, samedi matin peut-être. A peine le temps de terminer mon voyage « intérieur » au GUATEMALA.

Vendredi 04 mars 2005

En attendant Dakar

Voilà la description de la « dure » vie d'un passager. La mer est calme, le vent adoucit les rayons du soleil qui brille depuis ce matin. La température sur le pont est de 25°C. Que faire de la journée ? Choisir un coin tranquille, s'asseoir sur le métal chauffé du pont, prendre un livre. De temps en temps, pour se reposer, pour se dégourdir le corps, il faut se lever et faire un tour du bateau, observer au loin un autre bateau qui traîne comme nous sur l'océan. Et puis à nouveau on se pose pour reprendre la lecture. Les repas ponctuels sont les moments de vie sociale. Chacun des passagers est attentif à ne pas envahir l'espace du voisin, ce qui n'empêche pas quelques conversations ou échanges de livres.

C'est aujourd'hui le premier jour de chaleur en mer. C'est un entraînement, car la semaine prochaine entre l'AFRIQUE et le BRESIL, nous vivrons ainsi six journées en continu sans voir une côte. Je goûte avec délice ces heures où le paysage est uniforme : la mer, l'horizon, et le ballet de nuages. Une ou deux fois par jour, je monte sur le pont où la réception est meilleure pour prendre les nouvelles du monde. La réception sur RFI est très correcte. J'apprends que la vague de froid continue à sévir en Europe. Il y a de la neige en Normandie, peut-être aussi en Bretagne. Ces nouvelles vues d'ici nous révèlent que nous prenons insensiblement de la distance avec l'Europe. Il est 21 h 00, je viens de sortir sur le pont pour observer le ciel débordant d'étoiles. La nuit est bien noire, mais l'air est encore très doux malgré le déplacement du bateau qui crée comme une sorte de petite brise.

Aux dernières nouvelles, toujours aussi discrètes, nous serons à DAKAR demain aux environs de midi. C'est amusant d'observer les comportements des uns et des autres. Les marins, nous ne les voyons jamais sur le pont, même pendant leurs heures de repos. Nous ne les voyons qu'aux heures de repas. Ils nous saluent quand ils sont à la passerelle (à l'intérieur) mais ne nous invitent jamais à y entrer. Cela doit être un choix de principe sur ce bateau. Selon l'expérience des autres passagers, les relations avec les équipages sont bien meilleures la plus part du temps sur les autres navires.

Le couple d'anglais qui passait beaucoup de temps à l'extérieur, quand le temps était plus gris et plus froid, sortent rarement. Je leur ai demandé pourquoi bien sûr. Ils m'ont répondu qu'ils craignaient les brûlures du soleil. A l'inverse, Paolo est fréquemment sur le pont, en short, jouant de la guitare. Il commence à vivre à partir de 25°C. quant à moi, comme à ROSCOFF, je suis assez fréquemment dehors. Selon les heures de la journée, je cherche un espace ensoleillé et protégé des courants d'air. Je lis plusieurs heures par jour à l'extérieur sur le pont. Mais cela n'empêche pas une petite sieste en début d'après-midi. Le bercement très doux mais permanent du bateau ajoute à cette sieste une douceur supplémentaire.

En fin de soirée, je me lance dans une grande lessive. J'utilise la machine à laver du bord. Je ne suis pas très doué. Le linge semble propre mais l'essorage n'a pas fonctionné. Mais demain matin au soleil, le séchage sera rapide.

Samedi 05 mars 2005

En mer...

Réveil tardif, vers 08 h 30. Cette nuit le sommeil n'était pas au rendez-vous. Est-ce la chaleur déjà ou peut être les cafés italiens très serrés ?

Pas de terre en vue, mais nous recevons bien les radios africaines en FM. Au-dehors, vers 09 h 00, il fait déjà bien chaud, la mer d'huile et le ciel pur.

Dimanche 06 mars

Dakar

L'approche de Dakar tout au long de la journée est très agréable. Nous avons le loisir d'observer les pêcheurs en pleine activité. Ils sont téméraires. A deux ou trois par embarcation, ils pêchent à 20 ou 30 km de la côte sur de minuscules bateaux de 7 à 8 mètres de long et 1 à 2 mètres de large. Il n'y a pas de voile, seul un moteur de type « hors bord » permet le déplacement du bateau. En cas de mer houleuse, leur bateau est vraiment comme un bouchon sur l'eau. Pour les officiers du cargo, c'est un peu l'angoisse, car ces nombreux bateaux de pêches sont si petits qu'ils n'apparaissent pas sur les radars et ne sont visibles qu'à l'œil. Ils pêchent sur la route du bateau. Quand l'officier de quart, aperçoit un de ces bateaux comme trop proche de la route du cargo, il donne un grand coup de sirène pour les inviter à changer de place.

Avant d'entrer dans le port de Dakar, le bateau longe d'assez près, l'île de Tomé. Aujourd'hui, cette île est un lieu touristique. Pendant de longues années, ce fut une prison pour les esclaves avant leur embarquement pour les Amériques.

Nous accostons vers les 17 h 00 dans le port. La sortie en ville est assez courte. Il fait nuit très tôt et cette escale ne nous a pas vraiment permis de voir la ville. Nous avons seulement déambulé dans une ou deux avenues du centre ville, fait quelques courses dans un supermarché. Je n'avais, jamais mis le pied à terre en Afrique noire, mais ce fut trop bref pour avoir même une impression sur la ville.

Lundi 07 mars

En mer... - Escale à Banjul en Gambie

Rien à signaler, entre Dakar et Banjul.

A Banjul, l'escale est très courte. Le bateau entre au port de nuit, vers 20 h 00. L'accostage est assez difficile car le vent est assez puissant. Les véhicules d'occasions sont débarqués en deux ou trois heures et le bateau repart aussitôt avant le lever du soleil.

A signaler, la pauvreté de ce petit port : absence de matériel, pas de grues de levage suffisante. Les voitures débarquées ne démarrent pas toujours et une équipe de « docker » doivent les pousser à la main, pour que le débarquement puisse continuer. Les véhicules sont débarqués par les grues du cargo.

Au pied du cargo, nous retrouvons les pêcheurs qui passent la nuit sur leurs frêles embarcations. Ils étendent une bâche, pour protéger leur paillasse et dorment sur le pont de leur bateau. Avant de dormir, ils allument un brasero sur le plancher pour se réchauffer.

Mardi 08 mars 2005

Conakry - Guinée

Vers 11 h 00, nous nous préparons, Paolo et moi pour visiter la ville de CONAKRY. Mais, cela ne se fait pas simplement. Les Français ont bien appris aux Africains l'organisation administrative. Et aujourd'hui, 45 ans après le départ des Français de Guinée, l'administration locale est très puissante. Avant de sortir du bateau, nous devons récupérer nos passeports qui sont conservés pendant le voyage dans le bureau du commandant. Nous rencontrons les officiels guinéens, policiers, douaniers sur le bateau et demandons si nous pouvons visiter la ville. Un d'entre eux s'occupe de notre problème. Il téléphone sans succès à son administration pour connaître le prix du visa indispensable. Il nous donne rendez-vous à la porte de sortie du navire. Nous embarquons avec lui et « John », un jeune guinéen. « Pilot » ou « Guide », conseillé et choisi le fonctionnaire.

Ils doivent se partager la « recette ».

A la porte de sortie du port, nous confions notre passeport en disant que nous ne sortirons pas si le visa est trop cher. Il nous demande sans détour : « Combien vous pouvez payer ? » Nous ne répondons pas et attendons son prix. Voilà le visa est apposé sur nos passeports pour 10 € chacun. Il nous assure qu'après, il n'y a plus rien à payer, ni pour entrer, ni pour sortir du port. La ville est toute proche et nous y allons à pieds, toujours en compagnie de notre « Pilot ». A partir de là, il n'y a plus de problème avec les gens. Bien sûr, ils nous proposent de changer de l'argent dans la rue mais sans insistance.

Les rues sont bondées de gens vaquant à leurs occupations. La plupart des femmes sont vêtues de robes traditionnelles très colorées, elles sont plutôt élégantes. Il y a beaucoup de circulation de voitures, les klaxons fonctionnent très bien. Il faut être très attentif car il n'y a ni feux de circulation, ni passages cloutés, mais les voitures ne roulent pas trop vite. A vrai dire, elles ne peuvent pas rouler bien vite car les piétons sont partout et traversent sans s'occuper de trop des véhicules. C'est dans une avenue importante que nous commençons notre visite, nous passons près de l'ambassade de France et d'un ou deux ministères. Mais à cet endroit devant les immeubles, sont installés d'innombrables échoppes en toile et en tôle. Ce sont celles de petites épiceries, du coiffeur ou d'un café directement installés sur le trottoir. Quand je dis trottoir, j'exagère car il est impossible de distinguer le trottoir de la rue tellement l'un et l'autre sont abîmés.

Nous allons changer un peu d'argent sur les « conseils » de notre PILOT, dans un bureau à l'étage d'une maison sans aucune indication. Ce n'est pas une banque, c'est probablement les membres du même « réseau » (fonctionnaire, guide, petits trafiquants d'argent). Ce n'est pas si grave. Nous n'échangerons que des petites sommes, assez pour se payer le taxi et un coca-cola.

Notre guide nous conduit dans un endroit étrange, comme dans un chantier. En réalité, il s'agit d'un atelier artisanal de sculpture sur bois. Les ouvriers, vingt environ, travaillent assis sur le sol. Nous rencontrons le maître des lieux, c'est un homme âge peut-être de 70 ans, fin, intelligent avec des yeux rieurs. Il est heureux de nous parler de ses voyages pour des expositions d'art africain dans de nombreux pays d'Europe. Il nous fait voir son album de photos où, il se trouve en compagnie de Jacques Chirac alors maire de Paris. Il nous dit avoir mangé avec lui. On le voit également sur une autre photo auprès de la sœur de John Kennedy, alors ambassadrice quelque part en Afrique.

Nous avons une question sans réponse sur l'origine du mot « GUINEE ». Paolo s'interrogeait sur ce mot car plusieurs pays se nomment ainsi (Guinée Française, Guinée Bissau, Guinée Equatoriale, Nouvelle-Guinée, etc...). J'ai posé la question à notre sculpteur. Il nous a donné sa réponse. Quand Christophe Colomb a débarqué pour la première fois sur une plage africaine, il a rencontré un homme qui bien sûr ne parlait pas la même langue. Celui-ci a répété plusieurs fois le mot « Guinée » en présentant sa femme au marin. Voilà la version de notre sculpteur de Conakry : « Guinée » serait le même mot que « Femme » dans la langue locale. Pourquoi pas ? Cela reste à vérifier. Même si ce n'est pas vrai, c'est une jolie explication.

Reprenons notre promenade à Conakry. Il est midi. Il fait vraiment chaud, plus de 40°C. dur, dur pour un breton. Nous nous posons quelques minutes dans un bar dans la rue pour prendre un coca frais. Nous continuons à déambuler dans les rues, en essayant d'enregistrer toutes les images nouvelles pour nous : les mendiants souvent handicapés, tendant la main sans conviction, mais aussi en même temps des messieurs très bien habillés conduisant des 4/4 japonais hors de prix. L'image la plus touchante dont je garderai le souvenir, c'est celle d'une petite fille de 7 à 8 ans qui portait péniblement sur le dos son petit frère de 2 ans peut-être.

Vers 13 h 00, nous étions dans le quartier des résidences, ambassades et ministères. Un moment, notre guide nous montre du doigt une belle voiture, le chauffeur et surtout le Premier ministre qui sortait de sa résidence et montait dans sa voiture. Nous n'avions pas l'impression qu'il y avait plus de policiers dans cette rue car de toute manière, il y a des uniformes de toutes sortes dans la ville entière.

C'est après cela, nous longions le mur pour aller vers le port de pêche que j'ai senti qu'il serait prudent de retourner vers le bateau, car je craignais d'avoir un malaise en raison de la chaleur et du soleil écrasant à cette heure. J'aurais probablement pu continuer la balade mais j'imaginai les

embrouilles dans cette ville si j'avais une insolation ou évanouissement. Paolo a appelé un taxi pour me rapprocher de l'entrée du port. Il envisageait de continuer sa visite de la ville. Il adore la chaleur et n'était pas du tout dérangé.

Mais le jeu s'est alors compliqué, à l'entrée du port, notre « Pilot » s'est engueulé avec des femmes policières qui voulaient me faire payer à nouveau pour sortir de la ville. La tension est montée très vite. Et manifestement, je n'étais pas prêt de passer par cette porte. Paolo qui avait attendu pour voir si tout se passait bien est arrivé quand il a réalisé qu'il y avait un problème. Notre «Pilot » nous explique que nous allons entrer par une autre porte, mais pour cela, il faut reprendre le taxi, faire deux à trois kilomètres, changer après de taxi pour emprunter dans un taxi « autorisé » à rentrer dans le port. C'est fait, nous voilà à nouveau devant une porte et des policiers. Petit coup de nerf entre le chauffeur de taxi et notre pilote. Les policiers prennent nos passeports et les examinent très longuement. Finalement ils nous rendent les passeports. Nous voilà en zone internationale. Il fait toujours 40°C ou plus. J'ai un peu hâte de trouver un endroit plus frais. Mais ce n'est pas fini. A quelques dizaines de mètres de l'entrée de notre bateau, voici un nouveau contrôle policier. Et là c'est non, on ne passe pas. Le Pilot nous demande notre argent guinéen et le donne au policier qui lève la barrière. Sans commentaire.

PS. Sur les échoppes de téléphone mobile on peut lire : « achat – réparation- décodage ».

Mercredi 9 et jeudi 10 mars 2005

Passage de l'Equateur

Voilà, nous commençons la traversée de l'ATLANTIQUE. Notre route est à 222°, sud-ouest. Dans 5 à 6 jours, nous serons à VITORIA au BRESIL.

Après une grosse pluie équatoriale dans la matinée du mercredi, le soleil a réapparu. La mer est très calme. Le vent est insistant. La température est redevenue agréable (entre 27 et 30°C) je découvre le plaisir de deux douches journalières (incroyable).

Après avoir suivi le chemin d'Elie le prophète en Phénicie (la cinquième montagne de Paolo Coelho), je retrouve le Nord-est brésilien « La guerre de la fin du monde » de MARIO LHOSA nous entraîne dans une guerre sans merci entre les pauvres paysans, guidés par un mystique qui s'oppose à la nouvelle république brésilienne. Quand je terminerai ce livre, nous arriverons tout près de cette région.

Nous passerons probablement demain matin la ligne mythique de l'équateur. Peut-être aurons-nous la visite du Dieu des Mers, Neptune avec son trident ?

« Le passage de la ligne »

Hier soir avec Paolo nous avons préparé sur son ordinateur, un certificat de passage de la ligne. Nous avons fait cela avec soin en trois langues, italien, anglais, français. Une fois terminée notre maquette, nous avons demandé au Commandant s'il acceptait de signer le certificat pour les passagers. Une longue conversation entre Paolo et le Commandant s'est prolongée sur ce sujet. Ils rigolaient comme des enfants, mais bien sûr, je n'y comprenais rien. Même en regardant les bras s'agiter, cela ne traduit pas la langue italienne. Le résultat c'est que le commandant ne pouvait pas signer et mettre un cachet officiel sur notre document. Mais, cela faisait longtemps que les passagers n'avaient pas demandé de respecter cette tradition maritime. Paolo m'a expliqué que le commandant, amusé par notre démarche, lui a fait comprendre qu'il allait chercher dans les archives ce qui doit être fait lors du passage de l'équateur.

Aujourd'hui, à midi pile, un coup de sirène retentit et en s'asseyant dans la salle à manger pour le repas, le commandant me demande si j'avais bien vu le fil rouge sur la mer qui signalait l'équateur. Pendant le repas, nous observions les officiers plus rieurs que d'habitude.

En début d'après-midi, tout le monde s'est retrouvé sur le pont sous un soleil de plomb. Les marins avaient branché les pompes à incendie. Une grande et joyeuse séance d'arrosage à l'eau de mer a mêlé les marins, officiers et passagers. Cela a duré une bonne demi-heure. L'eau était chaude (30°) et c'était vraiment agréable de voir tout le monde comme des gamins jouant avec l'eau.

Personne n'a été épargné, ni Judith la doyenne de 75 ans, ni le commandant. Peu importe le certificat de passage de la ligne ou pas, mais l'événement a été bien fêté.

Naturellement en fin d'après-midi, la discussion au sujet du changement d'orientation de l'eau qui se vide dans un évier ou un lavabo s'est installée. Dans l'hémisphère nord, si l'on fait couler de l'eau dans un lavabo, un petit tourbillon se forme et il tourne dans le sens de l'aiguille d'une montre. Dans l'hémisphère sud, le tourbillon se forme dans le sens contraire. Nous avons sur-le-champ constaté le phénomène. Paolo, Jean et moi étions d'accord pour constater cette inversion. Jean s'est tout de suite exclamé « l'eau tourne dans l'autre sens ». J'ai tenté de lui expliquer que non. Que l'on soit au nord ou au sud de la terre, le tourbillon est impulsé par la force de gravitation qui ne peut qu'être identique dans les deux cas. Après hésitation, tous les trois nous en convenons. Mais alors, comment expliquer le changement de sens du tourbillon dans le lavabo. Je propose à mes compères une expérience. Dans un verre transparent rempli à moitié d'eau, on dépose sur l'eau un objet léger flottant (un bout de papier, de poussière...) on fait tourner l'eau avec l'objet que l'on veut (un doigt, un stylo, un bout de bois...). L'objet flottant tourne dans le verre emporté par le courant de l'eau. Si vous regardez en ayant les yeux au-dessus du verre, vous voyez le sens de rotation. Si vous levez le verre et regardez le phénomène par le dessous, l'eau tourne toujours dans le même sens et pourtant votre objet flottant vous paraît avoir lui changé de sens. Il s'agit seulement d'une question de point de vue. Jean nous regarde, Paolo et moi, et malgré l'expérience, il reste perplexe et pense tout de même qu'en dessous de l'équateur, il y a une inversion.

Vendredi 11 mars 2005

La Croix du Sud

Ce matin, nous retardons notre montre d'une heure. Nous voilà à 2 heures par rapport à la Bretagne. Journée de mer sans événement particulier. Mer calme, très bleue, aucun navire à l'horizon. Nous n'avons même pas d'oiseau de mer pour nous rendre visite, seuls quelques poissons volants brillent de temps en temps au long du navire.

Je quitte les paysans et pauvres du SERTAO brésiliens pour rejoindre le CONSUL anglais à QUSUHMAHUAE au Mexique (au-dessous du volcan de Malcom COURY)

Bien sûr, je retrouve note petite communauté sur le cargo. Paolo m'exploite honteusement. Il profite de ma présence pour parfaire son français, pas tellement au niveau des mots, mais surtout sur la prononciation. Je dois à sa demande le reprendre dès qu'il se trompe. Il a beaucoup de mal avec le « u » il devient « ou ». Il devient fou avec les mots se terminant par une consonne : « poids » devient « poides » etc... c'est un jeu, et nous partageons une complicité et surtout nous rions comme des gamins.

Dans l'après-midi, j'ai expédié un email à Tiphaine pour son anniversaire. C'est assez compliqué car l'ordinateur est dans un bureau où travaillent les officiers du bateau. Il n'est pas possible en principe d'expédier de pièces jointes (photos, textes...). En réalité, la liaison internet par satellite n'est pas permanente. Quand nous écrivons l'email, nous ne savons pas à quel moment il est expédié. Il y a probablement 2 ou 3 connexions quotidiennes. Mais il n'est pas question d'accéder à Internet en direct.

Ce soir, avant de dormir, je suis allé faire mon petit tour solitaire sur le pont pour observer le ciel constellé d'étoiles. Je ne suis pas certain mais je crois avoir bien repéré la « Croix du Sud ».

Bonne nuit.

Samedi 12 mars 2005

La mer, bleu turquoise et la chaleur

Selon les calculs de notre « capitaine bis » JEAN, nous sommes environ à 300 ou 400 Kms de la côte brésilienne que nous allons longer ainsi jusqu'à VITORIA au nord de RIO DE JANEIRO. Depuis le début du voyage, JEAN calcule tout ce qui peut se calculer, la route, le temps nécessaire

pour charger ou décharger les voitures. Ingénieur de profession, il a toujours travaillé pour les usines de voitures et était chargé de la rationalisation du travail. Passé les 80 ans, sa passion n'a pas faibli. Chaque jour nous rapprochant de RIO, il rajeunit à vue d'œil. Il a vécu six ans au Brésil et il en est complètement amoureux.

Un jour comme un autre, comme hier, comme demain, la mer bleu turquoise, la chaleur (35°C), le vide, aucun bateau à l'horizon, les poissons volants nos seuls visiteurs, voilà notre monde...

Dimanche 13 mars 2005

A 300 km du Brésil

Première action du jour : retarder la montre d'une heure (- 3H avec la Bretagne). Nous adoptons l'heure brésilienne. Sur le bateau, nous ressentons la présence de ce grand pays assez proche depuis deux jours, mais nous ne le voyons pas. Nous sentons sa température chaude et humide. Nous écoutons à la radio les reporters sportifs commenter les matchs de foot avec une excitation incroyable. Mais, ce n'est pas pour aujourd'hui. L'accostage au premier port brésilien, à VITORIA, environ à 250/300 km au nord-est de RIO se fera dans l'après midi de demain. Je ne sais pas de combien de temps nous disposerons pour descendre à terre. Inch bouddha !

Cinq journées pleines de mer, sans voir ni terre ni même d'autres bateaux donne le temps de penser à tous les marins de tous les temps.

Vers 1400/1500, les découvreurs qui partaient plusieurs mois, sans carte bien précise, sur des bateaux fragiles devaient être de vrais fous ou de vrais esclaves.

Vers 1800/1900, j'imagine à peine les conditions de transport des émigrants fuyant la misère en Europe. Des milliers y ont laissé leurs vies.

Aujourd'hui, nos grands navigateurs à la voile (solitaires ou pas) ne manquent pas d'audace. Malgré la qualité des bateaux et les outils de communications, lorsque l'on se retrouve isolé à mi-route entre deux continents, on prend parfaitement la mesure de l'homme sur la planète. Aujourd'hui aussi ceux qui travaillent sur ces bateaux au long cours, comme celui-ci, ont une vie également difficile. L'absence de ses proches répétées année par année doit devenir très lourde. Je voyais les marins repeindre le pont du navire hier sous une chaleur lourde, sous un soleil de plomb, c'est un travail rude. Ce sont les mêmes qui travaillent jour et nuit aux escales pour charger ou décharger le bateau, pendant que les passagers sortent se dégourdir les jambes en visitant les ports successifs.

Pour fêter le dimanche, la journée début par un magnifique arc-en-ciel. Deux oiseaux de mer, superbes, très fins nous font pendant plus d'une heure une démonstration de pêche. Ils tournoient auprès du bateau et régulièrement ils plongent à la vitesse d'une pierre qui tombe du ciel et ressortent de l'eau après quelques secondes avec parfois un poisson serré dans le bec.

Sur l'horizon, sont apparus trois navires. Tous ces signes nous disent que la traversée de l'Atlantique touche à sa fin. Nous allons vers une chaude journée. Le pont est mouillé de la pluie nocturne. En matinée c'est délicieux de marcher pieds nus sur le pont encore gorgé d'eau. La température au lever du soleil après cette délicieuse pluie est de 25°C. c'est l'heure la plus confortable de la journée. Vers 11 h 00, l'eau s'est envolée et le pont métallique est brûlant. Il faut remettre des chaussures et déjà le thermomètre a repris son ascension (33°C).

J'aime beaucoup l'heure matinale où je monte sur le pont, c'est le meilleur endroit pour recevoir les nouvelles. Je m'isole à l'arrière du bateau et j'écoute RFI que je reçois toujours très bien. Ce matin, pendant que les oiseaux faisaient leur show, j'ai suivi un reportage concernant POL EMILE VICTOIRE – un petit paradis !

Jean, le second français à bord a quelques soucis. Une brûlure du soleil s'est infectée sur un doigt. Il avait déjà demandé hier de cisailer son alliance qui le faisait souffrir. Ce matin il a demandé le service des officiers pour protéger et nettoyer son doigt. Il est un peu inquiet et envisage de reprendre un avion de RIO pour rentrer se soigner à PARIS.

J'ai abandonné le « Dessous du Volcan ». Après la lecture de plus du tiers du livre, je n'arrivai pas

à entrer dans l'histoire et je peinais avec le style d'écriture. Me voilà plongé dans un autre univers, celui des pauvres de Calcutta « La cité de la joie ». C'est paradoxal d'être dans cette ville très dense alors que j'ai devant les yeux l'immensité de la mer et des cieux.

Lundi 14 mars 2005

Vitoria - Brésil

Hier soir vers 20 h 00, nous mouillons devant le port tout illuminé de VITORIA au BRESIL.

Nous n'entrerons au port que ce lundi matin. Le bateau restera à quai jusqu'à mardi après-midi. Cela nous laissera le temps de sentir le BRESIL. A voir les réactions de tout l'équipage, du simple marin au capitaine, il doit y avoir ici quelque chose de magique. Je parlerai de cela dans un prochain courrier.

Vendredi 18 Mars 2005

Santos - Brésil

Si l'on veut mettre pied à terre à SANTOS, il faut se dépêcher pour sortir dès le petit déjeuner. L'escale est courte, les officiers nous demandent d'être retourné à bord à 09 h.00 pas question d'aller en centre ville, c'est loin et immense. Mais, tout de suite à quelques pas du quai se trouve une ville ouvrière au pied d'une « favelas ». A nouveau nous recevons des conseils de prudence. Le quartier serait dangereux. Mais là aussi il faut relativiser, tout dépend des heures de sorties, en soirée peut-être. Au contraire, vers 07 h 30, nous voyons les rideaux métalliques des boutiques s'ouvrir et la population qui se rend au travail ou qui fait ses courses. Curieusement, ici, on ne montre aucun papier à quiconque. La sortie du port vers la ville est totalement libre.

Les quelques rencontres dans un magasin ou dans un café sont très cordiales. Nous avons ri dans un café car la serveuse toute jeune, très naturellement sans complexe, nous exprime son étonnement d'avoir des clients aux yeux bleus. Le quartier très populaire ne doit pas recevoir souvent la visite des touristes. L'attitude de cette jeune fille est à souligner car elle marque bien la différence culturelle entre le BRESIL et l'Afrique. Cela eut été inconcevable de voir une jeune femme à CASABLANCA, DAKAR ou CONAKRY, de nous dévisager et de nous montrer du doigt. Le tour en ville a été rapide, nous avons dépensé les restes d'argent brésilien dans une épicerie, avec des jus de fruits, des bananes et une bouteille de vin de table (qui s'est révélé presque imbuvable). Nous sommes arrivés avec une demi-heure de retard, mais avec l'expérience, nous savons que les officiers nous font rentrer à bord avec au moins deux heures d'avance.

Vers 11 h 00 nouvel appareillage. La sortie du port est bien longue, nous sommes vraiment en mer vers 12 h 30.

Très vite, nous reprenons le rythme de croisière, repas, lecture, sommeil, flânerie sur le pont. Pour la 1^{ère} fois et la dernière sans doute au cours de ce voyage, nous faisons une petite soirée après le repas entre cinq passagers. Le sixième s'isole de plus en plus, on l'aperçoit seulement au repas du soir. Réunis autour du mauvais vin brésilien, le couple d'anglais, PAOLO et moi restons une bonne heure à bavarder. Paolo va chercher sa guitare et change quelques chansons en anglais qui séduisent Judith.

A bord, nous avons quelques passagers ou membres de l'équipage qui ont leurs sosies : Judith c'est la reine d'Angleterre, la même voix mais sans le sac à main. Le commandant je l'ai déjà dit c'est Mastroianni. Il y a un des jeunes officiers qui nous fait tous penser à Aldo Maccione, en particulier pour son allure chaloupée.

Samedi 19 mars 2005

Rio del Plata

Pour les Italiens, la St Joseph c'est le jour de la fête des pères. Pour moi c'est la fête de Joss. C'est une journée de mer sans particularité. Nous longeons la côte à une trentaine de kilomètres direction sud-ouest (210°). La température a brusquement changé depuis cette nuit. Il fait 24°C et il fait soleil. De mon point de vue c'est plus agréable. En soirée j'ai confectionné mon colis de livres lus que je porterai à BUENOS AIRES. J'ai gardé 2 livres + les 2 guides du routard, pour les jours à venir.

Mais la navigation n'est pas encore terminée. Non seulement nous rentrerons dans la rivière de la PLATA qui sépare l'Uruguay de l'Argentine demain dans la journée, mais ensuite il y a une navigation de plusieurs heures pour une escale dans un port argentin, lundi. Nous serons à quai à BUENOS AIRES au cours de la journée du mardi.

Dimanche 20 mars 2005

En approche de Buenos Aires

Chaque jour nous enlève quelques degrés. Au réveil ce matin, il fait 18°C sur le pont et il y a un vent assez fort. Pour la première fois ce matin, j'ai pu visiter le poste de commandement à la passerelle, y voir les appareils de navigation, les cartes. Du hublot de la cabine, je vois une ville avec quelques immeubles mais je ne connais pas son nom. MONTEVIDEO se situe assez près derrière une pointe qui ouvre la rivière de la PLATA.

Journée grise, ventée. L'eau est sombre, elle charrie les boues du fleuve venant du cœur du continent. Nous serons en soirée devant BUENOS AIRES, sans nous y arrêter car demain nous avons une dernière escale à ZARATE port argentin sur le fleuve PARANA. Mais par la radio, nous avons déjà la musique, le tango qui confirme que la traversée touche à sa fin. Cela reste un mystère et je ne sais pas pourquoi cette musique fait naître chez moi des émotions aussi vives.

Lundi 21 mars 2005

Zarapate dernière escale

Le bateau navigue toujours dans cette eau sombre du RIO DEL PLATA. Il ne fait pas beau, le pont est encore mouillé de la pluie du matin. Nous remontons le fleuve PARANA sur environ 80 km. Nous étions à 02 h 00 du matin devant BUENOS AIRES, mais il reste une escale assez loin à l'intérieur, ZARAPATE, c'est un port marchand essentiellement conçu pour le transport des voitures. Le matin, le maître d'hôtel nous fait savoir que nous débarquerons à BUENOS AIRES à 22 h 00. Ce qui ne nous arrange pas vraiment Paolo et moi. C'est toujours compliqué d'arriver dans une ville étrangère surtout une immense ville (12 millions d'habitants) à la nuit, sans repères, sans argent, une ville inconnue est toujours une petite galère.

Au fil des heures, les choses se sont arrangées, le temps est devenu ensoleillé, et surtout la durée de l'escale a été plus longue que prévu.

Nous avons quitté le port vers 16 h 00 ce qui rendait impossible une sortie du bateau en cours de nuit. La navigation fut très agréable sur ce canal tracé dans une forêt de type équatoriale.

Mardi 22 mars 2005

Débarquement à Buenos Aires

Lever matinal. Nous devons libérer les cabines pour des passagers qui nous remplacent. En revanche, l'attente est très longue pour quitter le bateau. Il faut attendre, attendre, les personnels argentins de l'immigration, surtout que Paolo débarque avec son camion 4 x 4. Cela ne doit pas être trop fréquent et le passage à la douane dure près d'une heure.

Vers 11 h 00, enfin « libre », nous sortons du port en 4 x 4. Objectif, rechercher une chambre en

centre ville. Après un mois de mer, la circulation nous paraît très rapide. Avec un bon plan, ce n'est pas trop compliqué, la ville est construite comme un jeu d'échecs. Il suffit de repérer le « bloc » au croisement de rues.

Paolo trouve un parking gardé pour son camion (cela paraît indispensable ici). Je trouve un hôtel pas cher (mais carrément minable) sur l'avenue de Mayo.

Nous nous séparons là, Paolo doit régler des problèmes d'assurance, de camion. Et moi je souhaite poser le sac et voir les courriers internet. On se donne rendez-vous à 20 h 00.

Je retire de l'argent dans une banque avec la carte bancaire, ça marche, mais pas tout de suite, petite pointe de stress. Enfin c'est bon. Pour consulter internet et le courrier, pas de problème, il y a des boutiques tous les 100 mètres à des prix raisonnables.

J'ai donc le plaisir de lire les nouvelles, certaines déjà anciennes de 15 jours.

Puis, je vais au bout de la rue sur la Plaza de Mayo. Il y a comme toujours des manifestants. Un groupe assez classique de femmes assez pauvres dont les motivations sont revendications sociales. L'autre groupe, beaucoup plus étonnant, ce sont une centaine d'hommes de 40 à 60 ans, des anciens combattants de la guerre des Malouines qui réclament une retraite et une reconnaissance. Ils sont habillés en treillis militaires, médaillés et campent sur la pelouse devant le palais.

Vers 20 H, je sors avec PAOLO. Face à mon hôtel, se trouve le « Café Tortoni », le café symbole du tango à Buenos-Aires. Aujourd'hui, il est surtout fréquenté par les touristes. Mais ce fut le lieu de rendez-vous des écrivains, musiciens. A la porte, un homme de 68 ans, nous aborde en français. Très franc, il nous explique qu'il nous a parlé car il survit grâce à la vente de CD de sa musique, mais qu'au delà de cela, il aime parler en français car c'était un étudiant en médecine anarchiste, réfugié pendant la dictature en Europe (12 ans en France). Il nous a longuement parlé de son histoire mais aussi de sa vision actuelle de l'Argentine. J'ai vécu cela comme un grand moment.

Avant de rentrer à nos hôtels (voisins), nous avons déambulé dans le centre ville, plein de contrastes. Il y règne à la fois une grande richesse juxtaposée à une pauvreté bien présente. Hormis les mendiants que l'on a vu dans toutes nos escales, ce sont aussi les jeunes de 18 / 30 ans qui, dans les carrefours du centre ville à BUENOS AIRES, défonçant les sacs de poubelles, pour trier et repartir avec divers sacs (papiers, plastiques, verres). Ce ne sont manifestement pas des « mendiants professionnels ». Ce sont des actifs (jeunes ouvriers, étudiants peut-être) qui gagnent ainsi un peu d'argent.

Mercredi 23 mars 2005

Préparatifs de départ vers le Sud

Je commence par déménager de mon hôtel pour m'installer dans celui d'à côté chez Paolo. J'ai découvert hier soir en entrant dans ma chambre, qu'il n'y avait pas d'électricité. Côté toilette et hygiène, je préfère éviter tout commentaire.

Dans la journée j'avais pour objectif de voir les moyens de transport pour descendre vers le Sud. J'ai rejoins la gare routière (impressionnante), de cette gare partent, en continu, des bus dans toutes les villes du pays. Le réseau ferroviaire est presque inexistant. Je réserve une place en bus pour le lendemain à 15 h 00, qui me conduira à PUERTO MADRYN (à 1.300 km au sud).

Je retrouve Paolo en soirée et nous allons manger une viande argentine qui n'était pas à la hauteur de mon ancien souvenir ancien de 15 ans mais ce n'est pas mal tout de même.

Nous rentrons assez tôt à l'hôtel, la vie en ville à pieds est assez crevante. Nous prenons un café uniquement parce que le nom du bar m'a enchanté : « **ETRE** ». Ce n'est pas mal pour un bar.

Jeudi 24 mars 2005

Jeudi-Saint sur la place de Mai à Buenos-Aires

Avant le départ cette après midi (rendez-vous à 13 h 00 avec Paolo à la gare routière), je m'offre une dernière balade autour de la place de Mai. Je regrette d'avoir pris mon billet de bus pour aujourd'hui car le 24 mars est la date anniversaire de la dictature et une grande manifestation est prévue à 16 h 00 avec tous les partis de gauche et les « mères ». Mais il y a encore plus de tentes piquées sur les pelouses, ce sont les manifestants du jour, les pauvres du pays. Toutefois vers 11 h 00 c'est la grand-messe du jeudi saint, à 100 mètres des manifestants. Arrive un cortège de prêtres et de nombreux évêques. Cette situation est très forte de voir en ce même lieu partagé avec les grandes forces du pays en opposition permanente.

14 h 00, adieu ou au revoir à Paolo. Chacun fait sa route. J'embarque dans le bus pour 20 heures de voyage. Le bus est confortable, spacieux, on y dort très bien. Une hôtesse assure le service de thé, café, repas du soir et « petit déj » comme sur un avion.

Vendredi 25 et samedi 26 mars 2005

Puerto Madryn

Du lever du soleil vers 07 h 00 jusqu'à l'arrivée à PUERTO MADRYN, le paysage est presque uniforme, c'est la pampa à l'infini. A part quelques petites roches qui dépassent parfois de quelques étangs et rivières asséchées, c'est le même paysage qui se déroule à l'infini. De temps en temps, on aperçoit quelques guanacos, les « lamas » du coin.

Le bus arrive à l'heure à PUERTO MADRYN. C'est une station balnéaire avec une très belle baie. C'est surtout un point de départ pour visiter la péninsule de VALDES en excursion organisée. Il n'y a pas de bus et les locations de voitures sont très chères. L'intérêt de cette excursion est de voir, si on a de la chance, toutes sortes d'animaux, dauphins, orques, éléphants de mer, manchots. Il y a beaucoup de baleines mais je suis trop tard d'un mois.

Je vais me renseigner pour faire cette excursion demain ou dimanche. Je suis descendu dans un hôtel qui ressemble plutôt à une auberge de jeunesse. Une vraie tour de Babel: argentins, anglais, allemands, italiens, israéliens... mais pas de français...

Mon ignorance de l'espagnol est une barrière. Pas à l'hôtel où l'anglais est utilisé, mais en ville où peu de gens parlent anglais et je ne dis rien du français. Tiphaine, tu aurais dû m'accompagner ne crois-tu pas ?

Je regarde la « doc » de la région pour étudier la suite du voyage. Je vais probablement descendre encore un peu vers le sud (400 km) jusqu'à COMMODORO RIVADERA. De là, par le bus je traverserai l'Argentine vers l'ouest auprès des Andes et remonterais jusqu'à BARILOCHE, le Chamonix argentin. De San Carlos de Bariloche, on peut aller au CHILI en bus à PUERTO MONTT. C'est de cette ville que je passerai à l'île de CHILOE dont Paul Urien m'a beaucoup vanté les charmes. Enfin, voilà le projet de route, mais cela peut changer, allez savoir...

Des soucis informatiques, de courrier et de téléphone (trop long à raconter) expliquent quelques difficultés d'informations.

Voici le nouveau blog ouvert par mon frère Yvon. J'envoie par courrier mes notes de voyages et mon frère mettra au fur et à mesure ce blog à jour.

Le voyageur lui, n'est pas en panne. Après un mois de mer, j'étais à Buenos Aires lundi dernier, j'y suis resté trois jours. Je suis descendu en bus à Puerto Madryn à 1300km au sud. C'est mon troisième jour. Aujourd'hui, j'ai fait une superbe balade autour de la péninsule de Valdés (350 km), magnifique, et sur les plages on y voit des colonies de manchots, des éléphants de mer, des lions de mer. Dans la pampa, on rencontre de nombreux « choïques » ou nandous sorte d'autruches et des guanacos sorte de lamas (non bouddhistes).

Je viens de prendre mon billet de bus pour demain après-midi et j'arriverai à Rio Gallegos, 1.100 km plus au sud mardi matin.

Il fait un temps superbe 23° C.

Dimanche 27 mars 2005

Péninsule de Valdès

Lever tôt. Le minibus avec lequel je vais faire la visite de la péninsule de VALDES passe me prendre devant l'hôtel à 07 h 30. Nous sommes un petit groupe: Le chauffeur, la guide argentine très intéressante et très riieuse, deux américaines, un couple d'espagnols, un couple de danois et moi. Cette péninsule est une zone protégée du patrimoine mondial. C'est une presqu'île avec un isthme de 5 km de large mais elle fait une surface d'à peu près la surface du Finistère. Il y a un village de 200 à 300 habitants : PUERTO PYRAMIDES, quelques estancias (des fermes) et trois ou quatre bar- restaurants à dans des zones à point de vues intéressant. Nous n'avons pas fait le tour entier et pourtant nous avons roulé sur les pistes pendant près de 300 kms.

L'intérêt principal de cette péninsule c'est qu'elle est le lieu de reproduction de plusieurs espèces marines : les baleines (absentes en mars), les lions de mer que l'on voit très bien se dorer au soleil, plonger chercher de la nourriture en mer et élever les petits sur la plage. Les orques (nous en avons bien vu 2 ou 3) rodent devant les plages essayant de croquer quelques lions de mer qui s'éloigneraient un peu trop de la plage. Sur les plages plus loin, il y a des colonies de manchots magellans, ils étaient là quelques milliers, mais à certaines saisons on peut semble-t-il y compter près d'un million. Enfin, sur une plage voisine, c'était un troupeau d'éléphants de mer qui se reposaient devant la mer. Les pauvres mâles qui sont polygames (ils ont environ 120 femelles pour un mâle) arrivent en septembre en pleine forme, ils pèsent environ 3 tonnes. Après la saison des amours, ils sont épuisés et ont perdu 40% de leur poids. Ils sont tellement affaiblis qu'ils deviennent des proies faciles pour les orques quand ils retournent en mer.

En soirée, je retrouve mon hôtel, style « auberge de jeunesse – tour de Babel ». Là je regrette vivement de ne pas connaître de langues étrangères. Mon anglais ne permet pas d'échanger avec les uns et les autres, la conversation reste donc superficielle. J'ai essayé de parler un peu plus avec une jeune espagnole, infirmière qui était me semble-t-il très intéressante, mais c'est vraiment difficile. Je paie aujourd'hui ma paresse d'antan : de ne pas avoir appris suffisamment bien l'anglais.

Lundi 28 mars 2005

En route vers Rio Gallegos

Le départ du bus est prévu à 14 h 00 pour RIO GALLEGOS. Le matin, je m'offre un petit coup de stress pendant ½ heure. N'ayant plus de pesos, je vais retirer de l'argent au distributeur dans une banque. Rien ne se passe. Je m'adresse à la banque qui s'occupe de mon cas, pas très vite, et qui me dit que ma carte ne fonctionne pas et que je dois appeler ma banque en France. Me voilà bien ! Je vais dans une autre banque, je fais une assez longue queue devant le distributeur et... merveille, cela fonctionne. Me voilà sauver pour un coup...

Je vais lire mon courrier et j'y trouve une bonne nouvelle. Le consulat français de VALPARAISO me confirme qu'il y a bien deux colis de livres, expédiés de Roscoff vers le 15 février. Mes loisirs sur le bateau en mai sont assurés.

Vers 13 h 00, je rejoins la gare de bus et j'apprends que le bus a 2 heures de retard. Avec le sac sur le dos, difficile d'aller loin. J'ai donc 3 heures à attendre en gare, cela me permet d'observer les voyageurs. Je suis étonné du nombre très important d'indiens à la gare, en ville. J'ai appris en soirée que l'industrie de l'aluminium avait fait venir une très importante population d'immigrés boliviens. Même si l'Argentine n'est pas très riche, c'est un eldorado pour des boliviens encore plus miséreux.

16 h 00 : le bus s'en va. Nous serons à RIO GALLEGOS à 1.100 km demain matin à 10 h 00. Le bus est économique (environ 15 €/1000km) et de plus j'y économise une nuit d'hôtel. Sur les longs parcours, une hôtesse vous sert une boisson dans l'après-midi, un repas le soir et le petit déj.

(style avion : pas terrible) mais pour ce prix, c'est pas mal. La route c'est simple : sauf quelques exceptions, c'est toujours le même paysage, des lignes droites sans fin, une végétation rose et un horizon aussi régulier que sur la mer. J'adore ces longs voyages dans cet univers sans fin. J'y trouve une magie très comparable à la traversée de l'Atlantique en bateau. Au fil des heures, je ne suis plus spectateur du paysage, je suis dans le paysage.

Les couleurs du crépuscule très long à cette latitude étaient ce soir éclatantes, flamboyantes.

Vers 23 h 00, lors d'un arrêt, je rencontre un couple de jeunes rennais dans le bus. Le courant passe bien, ils seront des compagnons de voyage pour une journée. A VALDES, j'avais croisé un couple de français. Après un échange de quelques mots, j'ai vite fait de les fuir. Il ne suffit pas de parler le français...

Mardi 29 mars 2005

Rio Gallegos

Du bus au terminal à 08 h 00 le matin. Grosse surprise climatique : la température est de 12°C. nous avons perdu 10°C dans la nuit. Le vent est assez fort. Nous voilà en novembre à Roscoff.

Arnaud et Nadia, les Rennais ne font qu'un transit d'un jour ici, ils descendent jusqu'à USHUAIA. Ils sont en Amérique du Sud pour 6 mois environ. Ils se débrouillent en espagnol. Nous prenons un « colectivo » (autobus de ville) pour rejoindre le centre et prendre quelques renseignements à l'Office du Tourisme. Nous déjeunons vers 10 h 00 avant de nous séparer. Nos deux tourtereaux avaient l'adresse du père du copain de la copine... Ils allaient essayer de le contacter sans savoir si cela était possible. Nous nous donnons un rendez-vous pour la fin de soirée 19 h 00 au cas où ils seraient comme moi à l'hôtel.

J'entame ma recherche d'hôtel, sac au dos. Les deux premiers sont pleins. C'est toujours le moment difficile. Bien sûr, je vois les beaux hôtels du centre que j'évite car je suis soucieux de ménager mon budget. Vers 11 h 00, je trouve l'hôtel à prix raisonnable. Là c'est le grand plaisir de poser et vider son sac. C'est l'heure de la détente. Je m'allonge un peu sur le lit. Il y a une télé, machinalement je fais un zapping sur la quarantaine de chaînes, juste pour voir. C'est aussi l'heure de la douche après une nuit de bus. Puis viens la lessive des chemises, linge de corps, faite dans la douche. Cela sèche sur les radiateurs qui sont brûlants dans la chambre.

Vers midi, les mains dans les poches, je sors à la découverte de la ville en pleine forme. Ici, tout se joue sur deux rues, la découverte est rapide. Je descends à 1 km voir la partie maritime, sur un petit estuaire. Ce port était le port argentin de la guerre des Malouines, plusieurs monuments sont érigés en souvenir des victimes de ce conflit.

Retour en ville, c'est l'heure des nouvelles. Pour internet, c'est très facile. Il y a des kiosques tous les 100 mètres et l'usage du web coûte peu : 1,50 pesos/2 F de l'heure- le courrier est parfois vite lu. Je réponds maintenant au fur et à mesure : ce n'est pas difficile... je regarde les gros titres de la presse du Monde et du Télégramme...

Aujourd'hui, je m'offre une sieste sérieuse car la nuit de bus n'est pas aussi reposante qu'une nuit dans un vrai lit. Avant de me rendre à 19 h 00 à mon RV, je téléphone quelques minutes à Joss vers 18 h 30 / 22 h 30, c'est un moment chaleureux de la journée.

Je retrouve Arnaud et Nadia à 18 h 00. ils sont aussi à l'hôtel, le contact qu'ils avaient en ville ne s'est pas fait. Ils envoient leurs photos et mettent à jour un blog de voyage. Je les vois faire en riant un peu car ils galèrent aussi pour cela. Vers 20 h 00, recherche de restaurant. C'est difficile pour eux car ils ont un budget assez serré et en même temps ils adorent bien manger. Ils découvrent leur bonheur : un resto clean où pour 5€ tu manges tout ce qui est présenté à la quantité que tu veux avec une grande variété de choix d'entrées, plats principaux et desserts. Pour la viande, il y a un grill de deux mètres carrés et tu demandes au cuisinier le ou les morceaux que tu veux. Même moi j'y ai trouvé mon compte, c'est dire...

Nous bavardons longtemps, nous sortons du resto vers 23 h 00. j'avais l'impression d'être avec

Tiphaine ou Anne-Gaëlle. J'ai même parlé à Arnaud d'Anne-Gaëlle car il s'intéresse au « gallo » et travaille à Redon. Mais il ne la connaissait pas.

Mercredi 30 mars 2005

Rio Gallegos

Je suis descendu jusqu'à Rio Gallegos, à environ de 3000 Kms au sud de Buenos Aires. J'adore les longs voyages de 24 heures en bus dans un paysage à la fois monotone et magique comme sur l'océan. Le climat s'est bien transformé mais s'il fait beaucoup plus frais, cela reste agréable car il fait beau. Rio Gallegos n'offre aucun intérêt en soi, sinon que dans le cadre historique, c'était la ville de départ de la marine argentine pour la guerre des Malouines en 1982 (Malvinas ou Falklands).

J'aime déambuler dans toutes ces villes et observer tous ces gens qui changent au fur et mesure de la route. En voyageant en bus, c'est l'occasion d'être avec les gens du pays. Hormis quelques routards, il n'y a pas de touristes. Ils sont trop pressés. Par contre c'est très peu cher et les argentins qui ne peuvent se payer l'avion circulent ainsi...

Voilà, je vais penser à remonter vers le nord, à San Carlos de Bariloche au bord des Andes, il y a 26 heures de bus, ce sera demain sans doute. Après je rentrerai au Chili vers l'île de Chiloé.

Jeudi 31 mars 2005

Rio de Gallegos - suite

Je passe à la poste. Il me faut attendre mon tour une bonne demi-heure pour faire affranchir une lettre. Les habitants sont apparemment habitués à faire de longues queues devant la poste, la banque ou même un distributeur de billets ;

Par contre devant les « locutario » (boutique téléphone et internet), c'est plus rapide, mais il faut voir qu'en centre ville, il y en a partout.

Je suis retourné au terminal de bus à trois kilomètres à l'extérieur de la ville. Là les choses ont été faciles, la jeune fille du guichet parlait anglais. C'est la première que je rencontre un interlocuteur dans un bureau connaissant l'anglais. Pour moi cela me fait l'effet de parler ma langue maternelle. C'est bien plus facile car j'ai compris le jeu un peu compliqué. Pour le même trajet, dans le même bus, à la même place, elle m'a fait deux billets, payer par deux fois avec la carte de crédit. Allez comprendre... comme le trajet dure 26 heures, j'ai compris que le bus s'arrêtera une heure en soirée pour le temps d'un repas.

De retour à l'hôtel, je fais un brin de lecture, j'ai conservé un livre en français un peu difficile à lire, il durera plus longtemps. La lecture se transforme naturellement en sieste. Vers 16 h 00, je vais faire un tour sur le port où vraiment il ne se passe rien. A croire que les habitants de RIO GALLEGO sont sans savoir qu'ils ont une ville portuaire. De retour en ville, je vais consulter mon courrier. Il n'y a pas grand chose. Je me demande s'il n'y a pas eu un tsunami sur les côtes du Finistère.

De retour dans ma chambrette de l'hôtel, plutôt minable, je traîne un peu en lecture, zapping télé (américanisée à 100%), somnolence, rêverie. J'ai calculé qu'il faut que j'aie mangé ce soir (pas avant 09 h 00 ici) car demain jusqu'à vendredi matin, je serai dans le bus.

Je retourne dans le même resto qu'hier. C'est assez étonnant, c'est un self service, on paie un forfait (5€) et l'on se sert à l'envie. Le cuisinier devant son grill pousse à la consommation tellement il est fier de la qualité de sa viande. Le restaurant est très fréquenté, mais les clients dans l'ensemble ne sont pas maigrichons. Evidemment.

De retour à la niche de l'hôtel vers 22 h 00 j'écris ces quelques notes, demain réveil aux aurores, car je ne tiens pas à rater le bus et je vais me faire les trois kilomètres avec le sac à dos.

Bonne nuit.

Vendredi 1^{er} et samedi 2 avril 2005

Rio de Gallegos - suite

Petit déjeuner à l'hôtel et départ à pieds (3 km tout de même) sac au dos pour rejoindre le terminal du bus. Comme d'habitude, plus d'une heure d'attente. Très ponctuel, le bus arrive à 10 h 00. Les 2/3 des passagers sont des jeunes israéliens. Arnaud, le français rencontré il y a deux jours m'a expliqué qu'à la fin des trois ans de service militaire, garçons et filles ne rêvent que d'une chose, c'est d'aller voir ailleurs de chercher de l'espace. Chez eux, tout est petit, ils ne sont pas longtemps à faire le tour du pays. Ils vont sans doute un peu partout dans le monde, mais c'est sûr que l'Argentine leur offre une dimension nouvelle. Je n'ai pas beaucoup de contact avec eux, sinon quelques mots de politesse. Ils sont en groupe et se suffisent à eux-mêmes.

C'est parfois difficile pendant le trajet de comprendre ce qui se passe. Les chauffeurs ne parlent qu'en espagnol et malgré les questions : « Combien de temps, minutes », aidé par les doigts pour exprimer 10 ou 20 minutes, il est difficile de comprendre leur réponse. Résultat, on va en vitesse aux toilettes ou boire un café en regardant si le chauffeur est installé ou pas à son volant.

Ce soir, c'était plus compliqué. A COMMODORO, j'avais compris qu'il y avait un arrêt long d'une heure et demie. Après un quart d'heure, je vois le bus qui part avec personne à bord. Pourquoi pas ? Je ne comprends pas vraiment. Une demi-heure après arrive un bus de la même compagnie mais avec un autre numéro mais pour la même destination. Je vais les voir, car le problème est que mon sac à dos est dans l'autre bus. J'arrive à comprendre que l'autre bus, le 1^{er} allait revenir un peu plus tard. Mais bon, on y arrive parfois avec des petits stress.

Hormis ces questions pratiques, cette route de RIO GALLEGOS à BARILOCHE a été pour moi un grand bonheur. La pampa se déroule ainsi des heures et des heures durant et m'émeut profondément. Au fil des km, des heures, il y a une osmose qui se produit entre soi et la terre, une prise de conscience d'appartenir à cette terre et de n'y être guère plus qu'un caillou ou qu'un buisson.

Au matin, il reste encore cinq heures de route, nous sommes proches des Andes. Cette fois, le paysage m'est plus familier. La route sillonne lacs, route de montagne, avec comme horizon les sommets, la crête des Andes parfois un peu enneigée malgré la saison, c'est le début de l'automne. Cette route est réellement superbe.

San Carlos de Bariloche ne ressemble pas du tout à ce que j'ai vu en Argentine. C'est une station de montagne de luxe. C'est le seul endroit où les argentins trouvent des sapins et une station de ski. La ville a été construite au début du siècle par des suisses et des allemands. La grande spécialité de la ville c'est le chocolat... c'est pour dire que la Suisse n'est pas lointaine.

Rien à signaler concernant la ville. C'est joli... le samedi matin, j'ai assisté à des discours et à un défilé militaire en souvenir des Malouines.

Dimanche 3 et lundi 4 avril

La route, le bus vers le Chili

Réveil matinal : 06 h 00. café prit sur le pouce car mon bus part à 07 H 30. c'est dur la vie de vagabond. Aujourd'hui c'est un trajet court : Cinq heures seulement y compris les contrôles aux frontières. Un peu comme entre la France et l'Espagne, les postes frontières sont à une trentaine de kilomètres l'un de l'autre et chaque côté du col qui sépare les deux pays. La route est semblable aux routes pyrénéennes avec peut-être quelques sommets plus hauts mais à peine. C'est une région de lacs, de grands lacs. A peine traversées les Andes, changement de climat brutal. Ciel couvert, puis pluvieux, température qui descend d'un coup de près de 10 °C. Ici, c'est vraiment l'automne. A un arrêt, j'ai failli cueillir des mûres il y avait un superbe roncier avec de belles et grosses mûres. Mais à quoi bon, je ne vais pas faire un colis de dix kilos de mûres pour expédier à Roscoff.

Arrivée vers 13 h 00 au Chili à PUERTO MONTT, c'est dimanche, il pleut, ce sont ces moments qui sont les plus difficiles. On n'a aucun repère dans la ville, il faut changer de l'argent, chercher un hôtel.

Vers 16 h 00, je suis dans ma chambre dans un hôtel minable et pourtant plus cher qu'en Argentine. Mon budget (logement + repas) va augmenter considérablement. De 15 € / jour, je vais passer à 25 € / jour sans changer mon niveau de vie pourtant bien modeste.

PUERTO MONTT ne sera qu'une étape d'un jour. Dès demain, je vais sur l'île de CHILOE à CASTRO, la ville principale. Ce n'est pas très loin à 100 km environ.

En fin d'après-midi, la pluie a cessé et je suis allé visiter la ville qui me paraît beaucoup plus pauvre qu'en Argentine. La population est très différente. Les indiens MAPUCHES sont très nombreux dans cette région du Chili qui est toujours la Patagonie. Santiago, la capitale est à 1000 km au nord. Le quartier des pêcheurs (San Angelmo) est curieux car ils vendent leur poisson dans une sorte de halles où se trouvent également une bonne cinquantaine de minis « restos » où l'on peut se faire éclater la panse de poissons, crabes, crustacés. Il me semble que ce sont les pêcheurs et/ou leurs épouses qui cuisinent dans les halles. Tous les 5 mètres, les femmes vous interpellent pour manger leur cuisine. J'avais le sentiment de faire un crime de lèse-majesté en ne m'installant pas à leurs tables. Les pêcheurs ont un look d'enfer et les plus « hards » des pêcheurs bretons trouveraient facilement leur place dans ce quartier.

Mardi 05 avril 2005

Chili - Ile de Chiloé - Castro

Je ne le savais pas, mais mon destin devait me conduire ici un jour sur cette île de Chiloé, car je lui dois d'être toujours en vie. En effet, la pomme de terre, la base de ma nourriture a été importée en Europe par les conquistadors et c'est sur cette île qu'ils l'ont découverte. Cela valait bien la peine de parcourir les mers et la pampa pour retrouver ses racines.

Depuis Puerto Madryn, qu'ai-je fait ?

Je suis descendu tout au long de la Patagonie, jusqu'à Rio Gallegos, dernière ville argentine du continent. Il y a bien sûr un peu plus au sud Ushuaia, mais c'est sur la Terre de Feu. Je n'y suis pas allé car il commence à y faire froid par là et je ne suis pas totalement maso.

Chaque déplacement en Argentine se compte avec une échelle différente de l'Europe. J'ai pris l'habitude (et en plus j'adore cela) des parcours en bus de 20 heures. Le plus long trajet a duré 27 heures. Les yeux fixes, je me laisse noyer dans ce paysage infini, envoûtant.

Pour entrer au Chili, je n'ai pas réussi à prendre la « Ruta 40 », celle qui longe toutes les Andes. A cette époque de l'année les bus ne pratiquent pas cette route dans la partie australe. Le premier passage passait par San Carlos de Bariloche où je suis donc passé et y ai séjourné 24 heures. C'est la station de ski de la bonne société de Buenos-Aires. De Bariloche, un bus transfrontalier m'a conduit à Puerto Montt après le passage d'un col, et des douanes « sérieuses » entre les deux pays (contrôle des sacs, pour vérifier en particulier si l'on ne transporte pas de fruits ou des légumes). Puerto Montt est tout à fait à l'opposé de Bariloche, c'est une ville très populaire, paraissant assez pauvre.

Mon objectif étant l'île de Chiloé, j'ai repris la route ce matin et en trois heures je suis arrivé à Castro la ville principale de l'île après une traversée d'environ une heure sur un petit ferry. L'île est assez grande, longue de 200 km et large de 50 km. Le guide du Routard annonçait bien que le temps soit stable à Chiloé, un quart d'heure de pluie, suivi d'un quart d'heure de soleil. C'est excellent pour les photos, car l'air est assaini régulièrement.

Là, je vais me poser quelques jours. Je n'avais pas mis le pied à terre du bus cet après-midi qu'une dame me proposait une chambre à louer. Sa chambre était bien cotée sur le Routard et de plus elle est très peu chère, 9 euros par jour. La chambre d'hôtel minable d'hier à Puerto Montt coûtait 19 euros.

J'ai eu confirmation de l'arrivée de mes colis de livres au consulat de France à Valparaiso. Ouff...

J'ai également reçu l'information concernant la date de départ probable, sous réserves, du cargo allemand de Valparaiso, le 24 avril. (durée de traversée prévue de 31 jours).

Je commence des vacances à l'intérieur du voyage. J'ai des enveloppes avec l'adresse de mes "prêteurs" de livres, plus quelques cartes postales, je vais m'occuper du courrier cette semaine. La route n'est plus si longue pour remonter à Valparaiso, environ 1300 km, une broutille... Les voyages en bus sont bon marché, il faut compter 15 euros pour 1000 km.

Mon problème est la panne de livres en français, introuvables ici. Il m'en reste un que je lis avec parcimonie pour faire durer le plaisir. Par contre, pour le courrier par internet, c'est très facile. Mon ignorance de l'espagnol m'offre une cure de silence mais parfois me complique un peu la vie (achat de billet de bus, recherche d'hôtel,...) Cela génère quelques moments de stress, mais je m'en débrouille.

Les quelques soucis pratiques seront vite oubliés, je ne conserverai dans l'esprit que l'infini de la mer, de la pampa, la multitude des visages observés, les impressions et sensations nées de cette longue balade.

Je n'oublie personne là-haut en Bretagne malgré la distance et j'espère que chacun d'entre vous se porte bien. Le moral et la santé restent au beau fixe.

Samedi 09 avril 2005

Ile de Chiloé (suite)

Aujourd'hui samedi, je reprends mon sac après 6 jours de repos sur cette île de Chiloé, c'est une petite Bretagne, sur la route. Je vais à Concepcion, 500km plus au nord. La ville est au bord du Pacifique, n'a semble-t-il rien de touristique. C'est une ville universitaire qui a subi violemment le coup d'état de 1973. J'y vais sur le conseil de Pol Urien, un ami de Roland qui insiste pour que j'aille voir un tableau justement à l'Université.

C'est de toute manière sur la route de Valparaiso où je me rendrai vers le 15, pour récupérer mes colis de livres.

Vendredi 15 avril 2005

De Chiloé à Valparaiso en passant par Concepcion

Le voyage se poursuit. Lors du dernier courrier, je venais d'arriver à l'île de Chiloé. J'y suis resté presque une semaine. Le gîte était agréable, avec une belle vue sur mer, près du centre ville, cela m'a fait un bon repos. Je connais la ville de Castro, vingt mille habitants, comme ma poche. J'ai donc profité de cette semaine pour me mettre à jour dans mon courrier. Mais, j'ai pris deux ou trois fois le bus pour voir d'autres coins de l'île. C'est une île de marins pour l'essentiel mais également d'agriculteurs. La particularité de cette île par rapport au reste du Chili, c'est d'avoir conservé beaucoup plus qu'ailleurs son originalité. C'est le phénomène général des îles, voire « Ile de Batz ». Cette population est aussi différente du reste du pays par sa composition en nette majorité indienne, les Mapuches.

Les ports de cette île ont la particularité d'avoir des maisons en bois, très colorées construites au bord de l'eau sur pilotis, les palafitos. Elles sont encore en usage par les gens du pays, même si quelques unes servent de restaurants ou de boutiques à touristes, ce n'est qu'une faible partie. Les gens vivent là, sur l'eau. Les églises en bois anciennes font partie également de l'originalité de Chiloé. Leurs maisons de bois comme les églises, ils les déplacent à l'occasion. Ils glissent des rondins de bois sous la maison et attellent plusieurs les boeufs du village et ainsi, ils déménagent les maisons selon leurs besoins.

Après une semaine de « vacances » à Chiloé, j'ai repris mon bâton de pèlerin et je suis monté à Concepcion, une ville assez importante à 500 km au nord de Chiloé. La balade en Patagonie était terminée.

Concepcion est une ville à population d'origine européenne. On se croit volontiers dans une ville

espagnole. Le niveau de vie est déjà très différent du sud à Chiloé. Mais, par comparaison, les écarts de richesses entre les classes sociales est plus frappant. Dans les rues du centre ville, les cadres en costumes et cravates se rendent au travail, mais les mendiants sont très présents. La mendicité est permanente depuis toutes les villes au cours de mon voyage depuis Casablanca jusqu'ici. Mais, je suis frappé par les écarts qui me paraissent plus importants ici. Dans une belle rue piétonne, avec des magasins identiques à ceux des villes d'Europe, la présence de dizaines de mendiants prend un relief particulier. J'ai pu voir plusieurs des mutilés d'une jambe ou deux, allongés sur le trottoir, des vieux, des enfants, des trisomiques. Cela souligne certainement l'absence de prise en charge publique des personnes en difficultés.

Il y a bien sûr des centaines, et sans doute beaucoup plus de petits vendeurs de tout et de rien, plus souvent de rien, qui passent les journées entières sur les trottoirs. Dans une église, des mendiants, passaient entre les chaises devant les personnes en prière pour demander "*La moneda por favor*".

Je suis aussi un peu surpris par une présence policière « très très » voyante. Cela semble se passer calmement avec la population, mais vraiment, dire qu'en ville, il y a trois ou quatre carabiniers, à chaque coin de rue, devant les banques, n'a rien d'exagéré.

Après la visite du musée de Concepcion, pour y voir une fresque murale de 26 mètres de long, décrivant l'histoire de l'Amérique latine (J'en parlerai plus tard avec photo à l'appui), j'avais terminé ma visite de Concepcion. Ah non! J'oubliais une visite au port à dix kilomètres. La scène surprenante était la présence de trois lions de mer, au bord du quai, dans une eau infecte, se nourrissant des déchets de poissons que les marins jetaient en vidant leurs poissons.

J'ai à nouveau repris la route en bus, de Concepcion à Valparaiso via Santiago. C'est la Ruta 5, la fameuse route qui relie les 5.000 km du Chili du nord au sud. Pendant presque toute la journée, la route est à une distance proche des Andes dont on voit en continue les sommets. Le Chili est vraiment un drôle de pays, dans sa forme. Le paysage était plutôt beau, vers l'arrivée à Santiago, l'on traverse les très longues zones de vignobles. Le vin chilien arrivera peut être un jour sur nos tables....

Me voila depuis deux jours à Valparaiso, ville un peu mythique. Je connaîtrais bien la ville, car j'y resterai probablement jusqu'au 30 avril.

En arrivant, je me suis occupé de deux choses importantes.

- 1 - Récupérer les livres en français qui m'attendaient à Vina Del Mar. C'est fait, les paquets étaient impeccables comme je les avais postés à Roscoff vers la mi-février. Je les ai récupéré avec autant de plaisir que s'il avait s'agit d'un trésor.
- 2 – J'ai retrouvé en ville, le bureau de l'agent maritime concerné par le cargo allemand. La date du 24 avril que j'avais eu par l'agence de voyage à Paris était repoussée au 30. Cela va me faire un séjour de 15 jours ici. Sur le coup, cela m'a fichu un petit coup au moral.

Mais, le Guide du Routard était là. J'ai trouvé une auberge pas chère du tout, très agréable, avec un petit jardin où l'on prend le petit déjeuner, en centre ville, juste sur une petite colline, donc très calme. Cette auberge "**La bicyclette**" est tenu par un toulousain, Gilles, très accueillant. Du coup, les deux semaines à Valparaiso deviennent un plaisir. J'ai de la lecture, il fait beau et la ville ne manque pas d'intérêt.

J'ai commence la découverte de la ville, en escaladant les collines. C'est un endroit magique, plein de ruelles qui s'entrelacent. Les maisons sont extrêmement colorées, les murs sont couverts de graffitis plus beaux les uns que les autres.

Au fond, je n'aurai pas trop de temps pour me sentir chez moi ici. En quittant à la fin du mois, Valparaiso, j'en connaîtrais tous les secrets.

Lundi 25 avril 2005

Un plaisir minuscule - La chambre

Après de longues heures, quinze, vingt heures peut-être, le bus s'arrête au Terminal d'une nouvelle ville inconnue, souvent à un ou deux kilomètres du centre ville.

Le voyageur en descend, ravi de se dégourdir les jambes, d'allumer une pipe.

Il attend son tour pour récupérer son sac à dos de 12 kg rangé dans le coffre du bus.

Il est 19 h 00, la nuit est presque tombée.

Très vite il faut s'organiser, trouver un plan de la ville dont on ne connaît ni la géographie, ni la langue des habitants. Bien sûr le guide du routard nous aide un peu mais il ne fait pas tout.

Hop ! On accroche le sac sur le dos et l'on tente de repérer les noms des rues tout en approchant du centre ville.

Après quelques minutes de marche, voilà une petite pancarte un peu éclairée qui annonce un hôtel. On s'y arrête. S'il est trop chic il sera trop cher, s'il fait minable, on risque de ne pas avoir d'eau chaude ou peut-être pas d'eau du tout ou encore pas de fenêtre dans la chambre...

Mais il est 20 h 00 et le sac commence à paraître lourd. Tant pis, on va voir, il ne sera pas trop cher. Demain s'il le faut, on changera d'hôtel.

On avance dans un couloir sombre, personne ne se tient dans le bureau d'accueil. En faisant un peu de bruit en posant le sac, cela fera venir quelqu'un.

Une dame entre deux âges que l'on dérange manifestement, arrive d'une pièce peu éclairée.

- « Signor »
- « No habla español, soy frances, do you speak english ou french ? »
- « No signor »
- « Habitación por una noche ? »
- « Si signor »

La dame vous fait signe de la suivre. Elle est déjà à l'étage avant que vous ayez pu porter votre sac et monter les marches. Elle ouvre la porte et sans parole vous demande si cela vous convient ?

A ce moment, l'idée de voir la dame vous laisser seul dans la chambre, de poser votre sac, d'ôter vos chaussures, vous trouverez le taudis le plus cracra aussi beau qu'un hôtel de luxe.

Vous avez hâte de la voir redescendre, vous confirmez votre accord pour prendre cette chambre. Vous n'êtes pas encore libre, elle vous explique le fonctionnement de la salle d'eau, des clés... bien sûr elle a oublié que vous ne comprenez pas l'espagnol, mais qu'importe, elle vous donne plein de détails que vous faites semblant de comprendre.

Vous dites : « Buenas tardes » afin de lui montrer qu'elle peut retourner à ses occupations.

Et là c'est plus qu'un plaisir minuscule...

Même si dans le quart d'heure qui suit vous découvrez qu'il n'y a pas d'eau, que la serrure ne ferme pas bien ou tout autre chose.

Pendant quelques minutes, vous avez vécu dans un palace...

Jeudi 28 avril 2005

La vie quotidienne à Valparaiso

Je viens d'avoir confirmation ce matin de la date d'arrivée du cargo allemand « ANGOL » sur lequel je vais faire le voyage retour vers l'Europe, Bilbao précisément. Vendredi prochain, le 29 avril 2005 appareillera le bateau. Quelques escales sont prévues au nord du Chili, puis au Pérou et en Equateur. Ensuite ce sera la traversée du canal de Panama. Puis d'un trait en 3 semaines nous accosterons à VIGO près de St Jacques de Compostelle. Il ne restera plus qu'une journée de mer pour contourner la GALICE, la pointe Finisterre espagnole et le cargo terminera son périple à

Bilbao. Nous serons alors dans les derniers jours du mois de mai.

Pendant cette traversée, je redeviendrai silencieux, il ne me sera plus possible de mettre à jour ces notes de voyages. Je tiens avant de partir à vous parler de cette ville où j'aurais séjourné deux semaines environ.

Je ne vais pas recopier tout ce que j'ai lu sur son histoire. Cette ville est née de la mer. C'était le premier havre de paix découvert sur ce côté ouest de l'Amérique par les navigateurs qui passaient par le sud au Cap Horn ou par le détroit de Magellan. C'est une rade assez bien protégée entourée de 42 collines. La basse ville actuelle a été fabriquée par les hommes au cours des siècles. A l'origine, seul un chemin en hauteur reliait les collines de l'une à l'autre. Ce chemin est une rue aujourd'hui, la rue Alemana, très agréable car elle est assez plate, serpente de colline en colline et offre de magnifiques points de vue sur la baie.

L'apogée de Valparaíso, la vallée du paradis, se situe vers la fin du 19^{ème} siècle et le début du 20^{ème}. Depuis les années 1920, diverses évolutions successives ont provoqué des graves récessions économiques. Aujourd'hui c'est une ville appauvrie qui s'offre au visiteur. Quatre événements ont affecté la vie économique :

- l'ouverture du canal de PANAMA, qui a détourné de nombreux bateaux de cette escale indispensable auparavant
- l'interdiction de la chasse à la baleine
- le développement de l'aviation qui a mis fin au transport des passagers par les paquebots.
- Dans les années 1970, les conflits politiques entre les dictatures argentines et chiliennes, le réseau de chemin de fer reliant les deux pays a été fermé et laissé à l'abandon. Il a disparu aujourd'hui.

La ville aujourd'hui est peuplée (300 000 h) c'est une population jeune très populaire. Une partie de la population plus âgée, plus argentée, s'est déplacée dans la ville voisine VINA DEL MAR, à 2 km à peine, dans une ville « neuve » des années 1970 : VINA DEL MAR, selon le style des villes modernes, avec de grands immeubles, des rues rectilignes. Les plages y sont belles, mais pas vraiment très propres. Cette ville n'a pas le charme de sa voisine plus âgée.

La première surprise du visiteur à VALPARAISO, c'est la quasi-impossibilité de s'approcher de la mer. On la voit superbe sur les hauteurs des collines, mais elle est inaccessible. Toute l'économie étant dépendante de la vie maritime, les installations portuaires fermées au public, forment une première barrière, la ligne ferroviaire pratiquement endormie forme la seconde barrière et enfin une sorte de longue avenue où circulent les voitures, les camions sortent les containers du port, termine la clôture entre la mer et la ville. Les autorités actuelles étudient les solutions à cette question car le tourisme peu développé pourrait remplacer certaines activités éteintes.

Le climat est un atout appréciable. A Santiago, la capitale à 110 Kms, peut avoir des hivers très rudes c'est au pied de sommets à 6.000 mètres des Andes. A l'inverse, l'été, la ville connaît la canicule. Les habitants de Santiago viennent facilement à Valparaíso pour les week-ends et les vacances. Toute l'année la température y est agréable. Il n'y pleut que très peu.

Mais d'où vient le charme particulier de cette ville ? C'est quelque chose de caché qui relève de la culture maritime. Le jeune berlinois avec qui je me balade depuis deux jours, m'a dit qu'il ne connaissait pas cette ville, à peine son nom. En Bretagne, sans être vraiment marin soi-même, nombreux sont ceux qui associent cette ville au Cap Horn, aux grands voyages en voiliers. Sinon la génération de nos parents, celle de nos grands-parents comptaient bon nombre de gens qui avaient emprunté ces routes maritimes. Les chansons de marins également ont fait connaître ce nom en attribuant à cette ville une image romantique d'une escale où se croisaient les marins du monde entier.

Ce qui en reste aujourd'hui pour l'œil du touriste n'est pas suffisant pour en faire une merveille. Il faut y ajouter une dose de rêve, de merveilleux et de nostalgie. Certes les escaliers du début du siècle ont beaucoup de charme, ainsi que les vieilles maisons de bois multicolores, les vieux cafés dont la dernière rénovation date de 1920.

Mais c'est ailleurs que la ville trouve son éclat, dans une jeunesse grouillante, vive, pressée d'accéder à une modernité. La musique y est aussi pour quelque chose. Les plus jeunes sont tournés vers les musiques du monde qu'ils écoutent à la télévision. Mais il existe aussi des cafés discrets, cachés au coin des rues où ressurgissent les chansons de marins, les boléros et les tangos.

Sur la « plaza Pinto », à deux pas de chez moi, chaque soir ou presque, un bar-restaurant : le « Cinzano » un orchestre et des chanteurs accompagnent les dîneurs ou les consommateurs du bar avec un répertoire de tangos et de boléros. La moyenne d'âge des artistes approche les 75 ans. Ils sont de la même année que le bar qui n'a pas été modifié depuis ce temps. Le restaurant est plein tous les soirs d'amateurs et de quelques touristes. Hier soir mon voisin de bar, un homme d'environ 80 ans, reprenait toutes les chansons des artistes, il les connaissait toutes par cœur. C'était superbe. Quand il a compris que j'étais français, il a chanté quelques couplets de chansons d'Edith Piaf et d'Aznavour. En anglais, il m'a dit être un ancien marin et avoir fait des escales en France et même d'avoir été une fois à Paris.

Valparaiso c'est aussi la ville habitée et aimée par le poète Pablo Neruda. Sa maison : « La Sebastiana » est entretenue par une association et j'ai eu le bonheur de la visiter. L'extérieur de la maison est d'un aspect assez ordinaire. L'emplacement est à l'inverse extraordinaire. Construite à mi-hauteur d'une colline, peut-être à 200 m d'altitude au-dessus de la baie, elle bénéficie de la vue intégrale de cette baie, sur la ville basse, le port et l'horizon. Il a lui-même conçu l'aménagement de cette habitation comme si elle était un navire avec des cours et des couloirs très désordonnés. Au premier étage se trouvent le séjour, la salle à manger, vitrée comme une passerelle de bateau. L'étage supérieur, plus petit se tient son bureau lambrissé et meublé de rayonnages pour ses livres avec la même vue qu'à l'étage inférieur. Enfin, par un petit escalier on accède à la chambre et une petite salle d'eau décorée différemment mais disposant encore de cette vue panoramique sur Valparaiso.

La décoration est celle d'un artiste, avec des vitraux sur les portes, des peintures, des cartes marines anciennes et de toutes sortes d'objets rapportés de ses nombreux voyages autour du monde.

Un autre charme de VALPARAISO, c'est cette population jeune qui essaient de sortir du cauchemar de leurs parents. Ils redécouvrent petit à petit la démocratie et pas seulement en votant de temps à autre. Voilà une semaine que je suis là, sans les chercher, j'ai croisé quatre manifestations, des collégiens, des routiers, des écolos... Les manifestations de collégiens étaient très importantes, probablement plusieurs centaines, sans doute un ou deux milliers. Comme en Argentine, une manifestation est toujours accompagnée de beaucoup de bruit.

J'ai assisté à quelques escarmouches entre les carabineros et les manifestants mais sans trop de gravité.

Enfin, pour moi du moins, un autre charme de la ville, mais ce n'est pas vrai qu'ici, c'est ce décalage chronologique entre l'Europe et ici au Chili. Selon les domaines certaines situations peuvent ressembler aux années 50 ou 70 en Europe.

Mille petits métiers sont encore pratiqués ici au cœur de la ville dans des petites échoppes, les tailleurs, des marchands de graines, des marchands d'outils, enfin tout ce que l'on a vu disparaître en France après les années soixante.

Les enfants à l'école jusqu'au collège, sont tous en uniformes différents selon chaque école. L'entrée au lycée c'est la grande liberté d'aller en cours en jean, habillé librement.

Une des journées de voyageur, en attente d'un bateau se déroule bien tranquillement. Dans l'auberge le petit déjeuner n'est servi qu'à partir de 09 h 00. Ici, à « la Bicyclette », les passagers ne partent pas faire du trekking aux aurores et la ville se réveille doucement vers 10 h 00. C'est l'heure vers laquelle je pars pour la découverte du jour, soit seul, soit avec les compagnons de rencontre dans l'auberge. La découverte cela peut-être les collines, les ascenseurs, le port, les églises, etc...Le retour à l'auberge, se fait dans l'après midi vers 16 / 17 heures. C'est le temps de repos – bien mérité – les côtes sont raides dans toute la ville. C'est le temps de la lecture, de l'écriture, du rêve et d'un petit sommeil, si besoin.

Vers 19 h 00, il est temps de penser à manger quelque chose. Je remets les chaussures et replonge dans la ville et la circulation. Je mange de manière aussi variée que chez moi. Si je ne change pas de menu, je teste de temps en temps des nouveaux lieux, toujours des petits « bouï-bouï ». Très bruyants, presque criards. C'est là que l'on côtoie les chiliens vivre leurs vies.

*

Le retour au bercail se fait généralement vers 20 h 30 / 21 h 00. Les soirées sans TV, sans ordinateur sont les longs moments de lecture, certains soirs, comme les 2 derniers jours, je suis redescendu en ville vers 22 h 00 pour écouter mon orchestre du 4^{ème} âge au « Cinzano ».

Un soir, à l'auberge dans le jardin, un repas en commun des passagers intéressés a été organisé. Il y avait un couple de jeunes suisses, les « petits suisses » comme on les appelaient, ils n'étaient pas très frais le lendemain matin.

Dimanche 01 mai 2005

Embarquement à Valparaiso (2)

Réveil matinal à « La Bicyclette », je dois faire mon sac. C'est aujourd'hui l'embarquement. A vrai dire, je n'ai aucune raison de me presser. J'ai un rendez-vous à 12 h 00 avec l'agent maritime, je le connais déjà, je connais son bureau qui est à un quart d'heure de marche de l'auberge. Mais bon ! je tiens à ne pas rater le bateau que j'attends depuis quelques jours. Mon pote toulousain qui loge un peu plus haut dans la colline vient à 09 h 00 pour prendre le déjeuner dans le petit jardin afin de me dire au revoir. Nous ne sommes pas longtemps seuls au déjeuner. Deux anglaises, puis deux allemands partagent le « breakfast ». Chacun raconte un peu sa route, son voyage. Quand il s'agit d'arrivants à Valparaiso, on transmet les tuyaux pour faire, selon le temps disponible, la découverte de la ville. Ces échanges du matin sont très agréables généralement. Il y a une petite gymnastique linguistique entre l'espagnol, l'anglais, parfois l'allemand et le français. Généralement dès qu'il y a plus de trois personnes, c'est l'anglais qui s'impose.

Je descends en ville écrire un mail pour confirmer mon départ, et me voilà en partance vers le cargo allemand. Je dois dire avec plaisir que je rencontre pratiquement toujours de gens qui veulent vous aider malgré les différences de langues. C'est vrai du bureau de la Compagnie maritime, de son correspondant qui me conduit en voiture à la coupée du bateau, des policiers qui contrôlent l'entrée du port.

Je grimpe la coupée. Immédiatement, un marin philippin m'accueille et va me présenter au commandant en second. Mon arrivée avait été annoncée au commandant par l'agent de la Compagnie. Je suis conduit à ma cabine, au quatrième étage au-dessus du pont principal. La cabine est parfaite, très claire, il y a deux hublots dont un ouvrant. C'est agréable car par temps très calme, une aération directe c'est appréciable. C'est un bateau allemand, la literie c'est une bonne couette, plus confortable que le drap et la couverture. Il y a plein de rangements, armoires, penderies, tiroirs, mais aussi de l'électronique, radio, lecteur CD ? TV, magnétoscope, réfrigérateur. Je dispose d'un bon bureau et d'un fauteuil de bureau très confortable pour écrire. Bien sûr, la salle de bains et une douche particulière à la cabine sont à ma disposition. Le top c'est un canapé et une table de salon...

Voilà de quoi passer un mois comme un coq en pâte...

Je rencontre rapidement le commandant, un grand bonhomme, chauve, barbu, la caricature d'un capitaine de bateau allemand ou scandinave. Il est très jovial, m'accueille chaleureusement et tout de suite me dit que je suis chez moi pour un mois sur ce bateau, que je peux accéder à tous les endroits que je veux y compris à la passerelle de navigation. C'est une heureuse surprise, car sur le bateau italien les passagers avaient des zones infranchissables. L'ambiance, en tout cas dès l'accueil est ici tout à fait satisfaisant.

L'équipage est de 22 personnes : officiers et marins. Ils représentent 5 nationalités : le commandant est allemand. Il y a deux allemands, un lithuanien, deux polonais, un ukrainien et 16 birmans plus un passager français. En effet, je suis le seul passager. Le voyage sera différent car il n'y aura pas la vie à part d'un petit groupe de passagers dont un parlait le français.

Ce sera nouveau pour moi de ne parler que l'anglais pendant un mois. Je ne sais pas bien sûr quelles seront mes relations avec l'équipage. Ils n'ont guère beaucoup de temps, ils travaillent et apprécient sans doute d'être tranquilles quand ils terminent leur service. On verra...

J'aurais sans doute plus de temps de lecture qu'à l'aller. J'ai appris qu'il y aura moins d'escales également : le bateau s'arrêtera au PEROU à Callao, en EQUATEUR à Manta, passera PANAMA sans escale. Ensuite se sera la traversée directe vers l'Espagne à Vigo puis Bilbao.

Le bateau transporte des containers dont je ne connais pas le contenu. Il peut en contenir 1.850 ce qui est énorme, un container c'est la taille des caisses qui sont transportées sur les gros camions (environ 12 m de long).

Un aller-retour Hambourg/Valparaiso, c'est la ligne régulière de ce bateau, dure environ deux mois et demi. Chaque marin fait deux voyages (5 mois) avant d'avoir des vacances pour rentrer chez lui. Ils ne comprennent pas immédiatement le choix des passagers de passer librement un mois en mer. J'en ai parlé aux officiers ce matin au petit déjeuner. Après une explication sur mon choix du bateau pour y trouver le temps pour lire, rêver, casser la spirale de la vitesse de la vie actuelle, il me semble qu'ils ont compris cette démarche à priori étrange à leurs yeux.

La Compagnie allemande à laquelle appartient ce cargo « ANGOL » fait partie de la Compagnie RICKMERS de HAMBOURG. Cette compagnie dessert les ports du monde entier.

Si vous ne savez pas où je suis pendant un mois, vous pouvez imaginer le décor dans lequel je passerai tout ce mois de mai.

Ce voyage sera très différent du premier. Le fait d'être seul passager change la relation avec l'équipage. La langue anglaise unique pendant un mois sera une nouveauté également. L'ambiance beaucoup plus cool que sur le bateau italien modifiera aussi la vie à bord. Je pars avec grand plaisir, sachant que dès le départ, je vais replonger dans la lecture pendant de longues heures.

Restent les conditions « météo ». Je n'ai toujours vu que des mers calmes. Même si je dois en payer le prix, cela ne me déplairait pas de voir un peu la mer s'agiter. Voilà une phrase que je regretterai peut-être...

Bon mois de mai à tous.

Dimanche 1^{er} mai 2005

Le retour en Europe

Depuis hier, je me suis installé dans la cabine n°408, pour un mois de mer. Ce matin, je suis redescendu à terre pour y faire un dernier tour en ville. Le départ n'est prévu qu'en soirée, cela me donne largement le temps d'aller poster une lettre qui sera publiée sur le blog donnant les dernières informations sur mon installation à bord.

Je suis passé à l'auberge « La Bicyclette » saluer Gilles qui a fait une drôle de tête quand il m'a aperçu montant dans le jardin. Il me croyait parti depuis hier samedi et il a immédiatement pensé que j'avais un problème. Je l'ai rassuré par un large sourire. Nous avons partagé un café tandis que je lui racontais l'accueil et mon installation sur le cargo. Je ne suis par resté longtemps en ville de Valparaiso qui était vide, c'était un dimanche matin et le férié du 1^{er} mai par-dessus le marché. Dès le début de l'après-midi, je regagne ma « niche » au 4^{ème} étage (sans ascenseur) de l'«Angol».

Quelques précisions sur le bateau, son équipage, sa fonction.

Un seul des marins, un Birman parle un peu le français, il a vécu en France pendant huit ans.

Le bateau peut contenir 1.850 containers. Pour donner une idée de ce que cela représente, j'ai fait le calcul suivant : Imaginons que l'on forme un convoi de camions qui transporte toute la cargaison, cela ferai un convoi de 36 kilomètres de long.

- 1 « contenair » = 12 mètres

- 1 cabine de camion = 3 mètres
- Espace entre les camions sur la route = 5 mètres
- Total = 20 mètres x 1.850 = 37 kilomètres.

Le temps nécessaire pour vider (ou remplir) le cargo avec une seule grue :

1.850 x 2 minutes = 3.750 minutes ou 61 heures.

En réalité, deux minutes ; c'est plutôt rapide. Mais, il y a souvent dans les ports deux énormes grues en action. Pendant, tout le temps de l'escale, c'est un défilé continu de camions qui apportent ou évacuent les containers.

Sur ce voyage Valparaiso / Hambourg, une grosse partie de la cargaison est du cuivre chilien. Cela se présente en lingots de cuivre, comme les lingots d'or, chargés par palettes déposées au fond de la cale. J'ai du mal à imaginer le poids de ce cuivre, mais cela fait en tout cas un bon lestage du bateau. Nous transportons également des fruits dans des containers réfrigérés. Chaque container dispose de son propre système de refroidissement maintenant la température à -20°C , même à l'équateur lorsque la température extérieure avoisine les 35°C .

Lundi 02 mai 2005

Sur le pacifique

Le bateau a quitté le port de Valparaiso vers minuit. Par le hublot, j'ai regardé la ville, puis la baie s'éloigner avec un peu de nostalgie. Vu de la mer, de nuit, Valparaiso est comme un grand arbre de Noël. Toutes les collines qui entourent la baie sont « enguirlandées ». C'est superbe.

Maintenant commence le rythme de la vie maritime. Nous avons cinq à six jours de mer avant la première escale à Callao au Pérou.

Ce lundi matin, la mer est belle, mais le ciel est bien gris. Je suis un peu étonné de l'ampleur du roulis par cette mer calme. Un officier que j'interroge à ce sujet m'explique que cela est fréquent dans le Pacifique. Par temps calme, lorsque l'on fait route vers le nord en longeant la côte, le bateau prend par le côté les très longues vagues de fond, la houle venue du cœur de l'océan. Cette ondulation de la mer à peine visible génère ce roulis presque permanent.

Ce roulis n'est pas très gênant, on s'y habitue assez vite, je le perçois comme un agréable bercement. Il faut cependant bien fermer les portes, les placards. Quand tout est bien calé, la vie continue...

Maintenant que l'on s'éloigne de la côte, il n'y a plus de nouvelles, ni télévision, ni radio. La vie du passager, c'est le sommeil, la lecture, les repas, le lavage du linge et la rêverie....

Seuls les horaires des repas sont précis : 07 h 30 / 11 h 30 / 18 h 00.

Les heures de lecture et de sommeil s'entrecoupent et se confondent un peu...

Je commence à découvrir le bateau, le « Bridge » (la passerelle). Cela me permet de situer notre position sur les cartes et de parler avec l'officier de « quart ». Chaque officier prend son quart trois fois par jour (3 x 4 heures = 12 heures par jour). En haute mer, dans une zone avec très peu de trafic, sans bateau autour de soi, c'est un travail de surveillance à vue et avec le radar. C'est aussi la maintenance des divers documents de navigation : enregistrement de la position du bateau sur la carte et sur un registre, à intervalles très réguliers, soit à chaque heure ou toutes les deux heures selon les lieux de navigation. Ces documents seront la mémoire de trajet en cas de besoin, de contrôles par diverses autorités.

Les heures de repas sont les moments de rencontres avec l'ensemble des officiers, bien que sur ce bateau le repas ne soit pas cérémonial comme sur le bateau italien. La durée du repas est courte, pas plus de trente minutes. C'est très fonctionnel et sobre (jamais d'alcool – Thé, café, jus de fruits et eau sont les seules boissons disponibles). Les officiers ne portent pas l'uniforme en mer (chemise blanche, pantalons bleu marine, galons et casquette). Cette tenue officielle n'est portée que pendant les escales, dans les ports. En mer chacun s'habille à sa guise, en T-shirt, en

short et en sandales.

La restauration est assurée par un cuisinier et un maître d'hôtel. Le repas est pris dans deux salles à manger, celle des officiers et celle du reste de l'équipage. Le maître d'hôtel, birman est très agréable et très discret.

En dehors des heures de repas, du café ou du thé sont à la disposition de tous 24 heures sur 24. C'est un petit confort très agréable.

Mardi 03 mai 2005

En mer...

Les habitudes s'installent. Je ne vais pas beaucoup à l'extérieur. Le temps reste couvert mais surtout, il faut être très attentif dehors car le roulis est important et il faut s'accrocher pour se tenir sur le pont. Heureusement qu'un hublot de la cabine, juste devant le bureau peut s'ouvrir. Je peux ainsi bénéficier de l'air marin et de la ligne d'horizon.

Ce matin après le petit déjeuner, je suis monté à la passerelle (au 6^{ème} étage). Le commandant, très bavard m'a raconté toutes sortes d'histoires. Mais, il parle très vite, en anglais bien sûr. Je crois que je comprends un tiers de ce qu'il me dit. Ensuite, il m'a invité dans sa cabine pour me montrer sur son ordinateur ses photos personnelles, les photos de sa maison, de sa femme. Sa maison en Bavière se trouve dans le village où Ludwig II de Bavière a construit un superbe château sur un piton rocheux. Il m'a également fait voir quelques photos du canal de Panama.

Il a un vrai désir de communication. Hier après-midi, il est venu frapper à ma porte pour me donner une carte de l'Amérique du Sud, indiquant les escales et la route de notre voyage. C'est trop drôle, car les deux commandants rencontrés au cours de ce voyage sont absolument des personnalités différentes, opposées.

Mercredi 04 mai 2005

En mer...

Le bateau continue de rouler comme une bigoudène déhanchée, mais cependant dès les premières lueurs du jour, je m'aperçois que tout a changé. Le ciel est clair. Dès que le soleil est levé, nous baignons dans le bleu le plus parfait.

J'ai bien essayé mais sans succès de capter la radio française RFI. Ce n'est pas grave. Je dois trouver en moi-même ou dans les livres de quoi à nourrir mon imagination. Je prends le temps de préparer un email, surtout pour donner une adresse où m'écrire en cas de besoin.

Je continue à dévorer sans retenue, avec gourmandise ma bibliothèque. Surtout que j'ai trouvé au « carré » trois ou quatre livres en français je ne risque pas la panne sèche.

Cet après-midi, pour la première fois, sur les conseils d'un officier, je suis allé en repérage à l'extrême avant du bateau. C'est le coin le plus agréable du navire car il n'y a aucun autre bruit que celui des vagues qui se brisent sur l'étrave du bateau. Ce secteur du bateau est déserté par l'équipage en mer. Il n'est réellement fréquenté qu'au moment des manœuvres d'accostage. C'est également la zone du bateau la plus propre, car les fumées de la machine sont à 200 mètres vers l'arrière. Enfin, c'est un espace découvert, sans containers et quelque que soit la route du navire, c'est un espace ensoleillé. En un mot, j'ai trouvé un « salon » de lecture idéal. Dès aujourd'hui, j'y suis resté lire une bonne heure, mais je n'y reste pas trop longtemps car ici au soleil des tropiques, il y a fait vraiment chaud.

Ce matin, l'officier mécanicien m'a proposé de visiter les salles des machines. C'est étonnant par la puissance des moteurs mais également par la propreté des locaux. Par contre, ce lieu doit être très pénible pour les personnels qui y travaillent. Il y fait une chaleur d'enfer (souvent près de 50°C) et le bruit des machines est insoutenable.

Voilà, après trois jours d'embarquement, j'ai fait le tour de « propriétaire ». Hormis ma cabine où je

suis bien installé, mon endroit favori est la passerelle de navigation. J'y vais au moins deux fois par jours, parler avec l'officier de quart, lire les cartes pour suivre la progression du voyage. Sur le radar, il n'y a rien à voir. Sur cette ligne, il n'y a que très peu de navires. Sur les cartes, j'ai noté la profondeur de l'océan, près de 5.000 mètres. Cela m'impressionne un peu. La Manche entre Plymouth et Roscoff est profonde au maximum de 125 mètres...

Ce soir, auprès de mon assiette, je découvre une feuille avec un poème. C'est le commandant qui me l'a offert. C'est un poème « The dream » qu'il a écrit à sa femme. Cette attention est vraiment charmante.

Jeudi 05 mai 2005

En mer... Arrivée à Callao au Pérou

Chaque jour la chaleur progresse. Il fait bon d'être au soleil sur le pont. Ces moments de lecture à l'avant du bateau sont vraiment délicieux.

Depuis l'après-midi, nous apercevons la côte derrière une fine brume de chaleur. L'entrée au port débute vers 16 h 00. Il faut généralement une à deux heures pour entre l'approche du port et la fin complète de l'accostage. Je termine rapidement ces notes avec l'espoir de les poster à Callao, le port de Lima en début de soirée.

Selon les conseils insistants des officiers, je n'irai pas dans la ville. Ils m'ont vraiment déconseillé cette sortie tout seul, le soir. J'avais déjà entendu ce discours lors des escales africaines, mais nous étions deux. Je descendrai à l'intérieur du port sentir le style local et tenter de poster la lettre et si possible trouver un ordinateur pour lire les nouvelles....

Dans la dernière demi-heure, en approchant de la terre, j'ai eu le temps d'observer trois pélicans en vol groupé. Quelques minutes plus tard, c'étaient deux lions de mer qui s'amusaient bien.

Tout va bien, je dévore mes bouquins et je me sens bien sur ce bateau dont l'accueil est remarquable.

Vendredi 06 mai 2005

Nous quittons Callao... direction Manta en Equateur

Réveil à 07 h 00 dans la brume du matin. Un instant, je me demande si nous sommes déjà en mer. Un petit coup d'œil par le hublot me confirme que le bateau est à quai. Le temps d'une douche, je sors sur le pont pour sentir l'ambiance matinale et déjà tout l'équipage est à son poste de manœuvre, prêt pour l'appareillage. Les sorties de port sont bien plus rapides que les entrées (1 heure pour sortir ; deux heures ou plus pour entrer).

Nous voilà repartis pour quelques jours de mer. Je monterai tout à l'heure à la passerelle discuter avec l'officier de quart pour avoir des informations sur la suite du voyage. Selon mes calculs et les informations connues, le bateau sera Panama dans cinq à six jours.

Hier soir, la coupée pour descendre sur le quai de Callao n'a été posée que vers 19 h 00. Ici, il fait nuit noire à cette heure là. Une dernière fois, j'ai évoqué la possibilité de sortie avec les officiers. Ils m'ont confirmé que seul c'était trop dangereux, en me faisant le geste de la main et du bras qui coupe le cou. Je ne suis pas kamikaze, j'ai donc abandonné l'idée de sortir en ville. Les officiers m'ont proposé de les accompagner dans une boutique de souvenirs à 200/300 mètres du cargo. C'est une sorte de mini super marché pour les marins qui justement de ne vont pas en ville. L'intérêt de cette brève sortie c'est d'une part d'avoir tout de même mis le pied sur le sol péruvien, mais surtout d'avoir croisé quelques dizaines de Péruviens dans ce « Shop » et sur les quais. C'est une population très différente de celle de l'Argentine et du Chili. Hormis, quelques employé(e)s du port d'origine européenne, la quasi-totalité des personnes rencontrées sont essentiellement des indiens.

C'est frustrant de n'avoir qu'une approche aussi limitée dans un pays. Mais, je savais avant le départ que certaines escales se dérouleraient ainsi, soit pour des questions de durée trop courte

de l'escale, soit pour des raisons de sécurité.

Après la traversée du Canal de Panama, il n'y aura pas d'escale. Celle prévue en Colombie ne se fera pas. De toute manière, les marins m'avaient informé que l'escale colombienne était encore plus dangereuse que l'escale péruvienne.

Je vais reprendre mon « activité » lecture.... Je retrouve mon salon préféré, tout à l'avant du navire, seul avec la mer, le ciel et le soleil. Je me méfie un peu de ce dernier et je ne reste pas plus d'une heure en continue sous ce soleil tropical. Je fais des « récréations » côté ombre de temps en temps.

Samedi 07 mai 2005

En mer... direction Manta en Equateur

Ce matin vers 06 h 00, je m'apprêtais à assister au lever du soleil. Rien, rien de spectaculaire. Le ciel est rempli de nuages. Peu à peu, il s'éclaire et bleui. A midi, le soleil, ni au nord, ni au sud, mais juste au dessus- de nos têtes rayonnait sans limites. Petit changement au programme, nous ferons une escale d'une douzaine d'heures demain dimanche à Manta en Equateur. Cela ressemblera probablement à celle de Callao..., si nous arrivons en fin d'après-midi, ce qui n'est pas propice aux aventures solitaires.

Nous verrons bien...

Dimanche 08 mai 2005

Manta en Equateur – Station balnéaire

Nous sommes en Equateur. Le thermomètre sur le pont indique 28°C. Je vais tout de même lire à la pointe du bateau, en me couvrant la tête d'une casquette offerte par le commandant.

Lundi 09 mai 2005

Près de Panama

Ce lundi, le bateau approche de Panama. Il fait très chaud, 32°C. Nous traverserons le canal dans la journée de mercredi, et après nous irons d'un seul trait à Vigo.

Nous avons fait escale au Pérou à Callao et en Equateur hier à Manta. Le moral est au beau fixe, et je n'ai pas encore vu une vague digne de ce nom.

Nous sommes devant le port de Manta vers 14 h 00, il est 16 h 00 quand la coupée est posée. Je sors en ville y faire une balade. C'est intéressant car cette ville est banale, pas très grande et surtout pas touristique pour un sous. C'est dans ces villes que l'on voit le mieux les gens du pays. C'était l'heure du retour de la plage. Les familles souvent nombreuses quittaient le sable, s'achetaient quelques « lichouseries » (friandises en français) avant de rentrer à la maison. Le moyen de transport le plus utilisé est le bus, mais de nombreux « pick-up », ces voitures américaines avec une cabine fermée à l'avant et un plateau ouvert à l'arrière embarquaient de dix à douze personnes. Les enfants s'entassaient à l'arrière sans aucune sécurité, et cela ne semble gêner personne. D'une certaine manière, cela me rappelle les transports sur les charrettes à l'île de Batz qui sont pour moi de très bons souvenirs.

Je rencontre en ville André, un russe qui est à bord de notre cargo depuis quelques jours. Nous partageons une bière bien fraîche, un délice sous les tropiques. Il me prête sa carte de téléphone. J'appelle Joss à Roscoff vers 17 h 30 ici (00 h 30 – là-bas) en sachant bien que je risquais de la réveiller. Mais c'est bien car à partir de maintenant, je ne mettrai pas le pied à terre d'ici l'arrivée en Espagne. Sachant qu'elle à quelques soucis de connexion à internet, j'ai pu la rassurer et lui dire que le voyage se passait très bien.

André est ingénieur électronicien. Il vit avec sa famille à Valparaiso. Il assure la maintenance et les

dépannages urgents sur divers bateaux de commerces. Le commandant de l' »Angol » l'a fait venir à bord pour intervenir sur le radar. Il prend un avion de Valparaiso à Lima, embarque à Callao, fait son travail pendant quelques jours de navigation. Il débarquera à Panama après avoir fait son travail, et d'un coup d'avion, il rejoindra son domicile au Chili, en attendant une nouvelle intervention.

Mardi 10 mai 2005

Une nuit devant Panama City

Une journée de mer ordinaire, sans escale. C'est une zone bien chaude où l'on ne pense qu'à se protéger du soleil. C'est encore la cabine, l'endroit le plus frais, malgré ses 28°C. J'ai fait une réserve d'eau dans le réfrigérateur, c'est le luxe par les temps qui courent.

Depuis hier, j'ai commencé à me baigner dans la piscine d'eau de mer du bateau. Une piscine d'environ 4 mètres sur 3 est à la disposition de tous les marins. Une bonne demi-heure dans la piscine, c'est très confortable.

J'ai reçu un email qui me confirme que le contact avec les miens sera possible pendant les deux ou trois semaines de mer en cas d'urgence. C'est très rassurant.

Vers 17/18 heures, nous arrivons dans la zone du canal de Panama. C'est assez étonnant, même de loin. Alors qu'en général en haute mer, on ne croise que très peu de navires. Ici, c'est un carrefour, un lieu de ralliement. Le bateau a jeté l'ancre vers 19 heures, de nuit, dans la baie devant les gratte-ciel de la ville. Nous nous engagerons dans le canal qu'aux premières heures du matin. C'est une organisation complexe cette traversée du canal. Chaque bateau, avant de s'engager reçoit la visite de trois ou quatre contrôleurs qui inspectent le fonctionnement des systèmes de navigation et de sécurité. Ce n'est qu'après l'accord de ces inspecteurs que le pilote monte à bord, lorsque arrive notre tour pour commencer la traversée. Et cela se bouscule au portillon. C'est un endroit stratégique mondial et principalement américain. J'imagine que tout ce qui concerne la sécurité sous ses divers aspects doit être minutieusement épiluché.

Un officier m'a expliqué la traversée à l'aide d'une carte marine. Si l'on rentre côté pacifique, on passe sous un pont qui relie les deux parties de Panama. Les premières écluses « Miraflores » sont très proches. Après une petite navigation dans la partie la plus resserrée du canal, une seconde série d'écluses se présente. Ensuite, nous arrivons sur le lac artificiel « Gatun ». Nous sommes en eau douce. Après quelques heures de navigation, nous sommes devant les dernières écluses, qui nous redescendent au niveau de la mer (écart de niveau 26 mètres). Toute l'opération dure environ douze heures.

J'ai hâte de suivre ce périple dès demain.

Dans la journée, une quinzaine de dauphins nous a offert un superbe spectacle autour du bateau. En soirée, c'est un vol groupé d'une bonne cinquantaine de pélicans qui a clos le spectacle animalier.

Mercredi 11 mai 2005

Le passage de « Panama canal »

Longue journée, je ne voulais rien manquer du passage de Panama. Je dormais d'un œil pendant la nuit, pour ne pas me réveiller au milieu du canal au petit matin. Vers 05 h 00, j'ai entendu quelques bruits, perçu un mouvement du bateau, je me suis levé immédiatement. Il faisait encore nuit. Je n'ai pas pu faire de photos de l'entrée du canal, ni du passage sous le « Pont des Amériques », ce pont qui relie l'Amérique du Nord et du Sud. Dès 06 h 00, le jour était levé. Armé de mon appareil photographique, j'ai parcouru le bateau toute la journée pour conserver des images de cette navigation si particulière pendant environ 78 km.

C'est vraiment passionnant ce passage sur deux plans :

Après quelques jours de haute mer, dans cet univers bleu (ciel et mer), se retrouver plongé dans

une forêt tropicale luxuriante, verte et fleurie, c'est une agréable surprise. Je n'ai pas vu, mes les marins m'assurent qui voient souvent des crocodiles qui se prélassent dans les eaux du canal. J'ai tout de même aperçu longuement un barracuda tourner autour du bateau dans la nuit dans la baie. Dans le silence à l'avant du bateau, j'ai aimé les chants des oiseaux de cette forêt très dense.

Sur le plan technique (conception, construction, navigation), ce canal est fantastique. Comment des hommes à la fin du 19^{ème} siècle ont-il imaginé une telle réalisation ? Certes, il y a des gros intérêts, des gros sous et des intérêts stratégiques autour de cette voie navigable. Pour tenter d'imaginer, l'ampleur du travail, un seul chiffre suffit. Si l'on avait entreposé tout le volume de pierres et de terres déplacées sur les wagons d'un train, celui aurait fait quatre fois le tour de la terre.

Les écluses rehaussent les navires de 26 mètres, c'est l'écart entre le niveau de la mer et le niveau du lac qui se situe entre les deux océans.

Pendant la traversée du canal, des équipes d'hommes travaillant pour la Compagnie « Autorité du Canal de Panama – ACP montent à bord pour assurer la totalité des manœuvres de navigation. Au port de Brest, ces hommes s'appellent les « marguats ». Ils m'ont impressionné par leur stature. A 95%, ce sont des hommes noirs, très grands et très costauds. Ils me faisaient penser aux athlètes américains. Entre deux manœuvres, il y a des temps morts de 30 ou 40 minutes. Ces grands gaillards en profitent immédiatement, et s'allongent où ils le peuvent pour « piquer un roupillon ». Pour la plupart, ils embarquent avec un grand sac de sport. C'est à la fois leur casse-croûte mais c'est aussi le petit « supermarché ». Ils s'adressent aux marins « What do you want ? Ils vendent des DVD, des cassettes vidéos, des cigarettes. Et probablement autres choses selon le style du client. En un mot, ce sont des sacrés « loulous », pas très violents au travail mais plutôt bons en affaires.

Les nombreuses photos prises pendant ce passage permettront d'imaginer le fonctionnement du canal.

Nous voilà vers 18 h 00 en Atlantique dont nous entamons la traversée. Le premier point de passage est un détroit entre l'île de Puerto Rico et celle de Saint Domingue (le passage de Mona). Nous y serons après deux ou trois jours de navigation.

Jeudi 12 mai 2005

Journée de mer

Journée de mer normale. A 07 h 00, il fait 30°C. Le vent souffle environ à 30km/heure. La mer Atlantique est bien différente de celle du Pacifique. Les vagues sont un peu plu creuses et cela moutonne bien. Je ne peux pas rejoindre mon salon de lecture. Aujourd'hui, à cet endroit c'est une douche à forte pression.

Vendredi 13 mai 2005

Journée de mer

Les journées se ressemblent bien sûr. Je fais des calculs savants pour évaluer mes réserves de lecture et de tabac. Normalement, je devrai avoir ce qu'il faut jusqu'à l'arrivée. Il me reste environ deux semaines de navigation, j'ai encore cinq gros livres à lire et 4 paquets de tabac.

Tous les deux jours, nous avançons notre montre d'une heure. Par rapport à Paris, le décalage sera de cinq heures.

Le maître d'hôtel (steward) m'amuse bien. Quand je rentre dans la salle à manger, il se met presque au « garde à vous », claque des talons et m'adresse un « Morning Sir ». Je devrai y être habitué, mais malgré la répétition quotidienne, je continue à trouver cela cocasse. Il commence à connaître mes « caprices » alimentaires. Il n'est pas question de proposer des menus adaptés, simplement il ne m'apporte pas sur la table les plats dont il sait que je n'y toucherai pas. Je n'ai aucun problème, car par rapport au travail que je fournis, les repas sont plus que suffisants.

Depuis notre entrée en Atlantique, l'état de la mer est assez différent. Le bateau bouge très peu, il n'y a plus de roulis et un brin de tangage, bien que la mer soit plus agitée que dans le pacifique. Les vagues mesurent peut-être un à deux mètres, ce qui n'est rien pour ce bateau. Le seul inconvénient est de ne plus pouvoir lire à l'avant du bateau, car, des gerbes d'eau arrosent copieusement toute la partie avant. J'ai trouvé des caches bien tranquilles mais un peu plus bruyantes.

Samedi 14 mai 2005

Près de St Domingue et de Puerto Rico

A l'aube, nous croisons entre Saint Domingue et Puerto Rico (le passage de Mona). Le temps n'est pas très clair, seule la côte de Puerto Rico est visible du bateau. Nous filons droit au nord-est en direction de Vigo. Nous passerons auprès de l'archipel des Açores dans huit jours environ, et accosterons à Vigo, probablement dans dix jours, le 24 mai. L'arrivée à Bilbao, le terminus en ce qui me concerne, est prévue le 25 au soir ou le 26 au matin. Après l'escale espagnole, le bateau continuera sa route vers Dunkerque et Rotterdam.

Ce matin, nous avons fait un exercice de sécurité en mer. Au signal d'une sirène, nous devons nous regrouper le plus rapidement possible à un point défini à l'avance sur le pont, équipés de notre casque et de notre « live jacquet », la veste de survie. Nous avons tous embarqués dans le « live boat », le canot de survie. Il est conçu pour 32 personnes, nous ne sommes que 23 trois à bord, il y a de la place pour tous... C'est impressionnant, car le live boat est accroché sur sa rampe de lancement (à 45°). Chacun doit connaître sa place, s'installer, s'attacher. L'exercice s'est arrêté après la mise en route du moteur. Le plongeon en mer n'a pas eu lieu. Cela se fait environ tous les trois mois. Ouf !!! Car le choc doit être rude. Le live boat est équipé de systèmes de communication qui émet des signaux reçus par les satellites, qui calculent la position exacte des naufragés. Il y a de la nourriture pour quelques jours, ainsi que de l'eau douce et même du matériel de pêche, au cas où les secours tardent....

Le repas de ce samedi soir est une nouveauté pour moi. C'est une « grillade-party » sur le pont du bateau. En fin d'après-midi, les marins installent des bâches car le temps est menaçant, disposent des tables et des chaises. Le barbecue est allumé. Mais pas de chance, à l'heure prévue pour le repas, il tombe des seaux d'eau, une bonne pluie tropicale. Après une tentative infructueuse de se protéger sous les bâches, tout l'équipage se réfugie dans la salle à manger des marins birmans. J'ai apprécié car c'était le premier repas partagé en commun avec les officiers et les marins.

Petit à petit, j'arrive à découvrir les conditions de travail des uns et des autres, les salaires, les contrats de travail, les temps de vacances. J'ai longuement parlé avec un des marins birmans, le seul homme un peu francophone à bord. C'est un homme très doux, très réservé. Il m'a permis de comprendre la vie de ces ouvriers « immigrés » travaillant pour une compagnie européenne.

Dimanche 15 mai 2005

Un dimanche en mer

Ce matin, j'ai rendez-vous, à bord bien sûr. Le chef ingénieur, m'a proposé de visionner mes photos de voyages sur son ordinateur personnel dans sa cabine. Cela m'a permis de me faire une idée de la qualité de mes photos. Il y en aura plusieurs à supprimer, en particulier les photos de paysages prises de l'intérieur du bus en mouvement qui ne sont pas bonnes. Enfin, il en restera suffisamment pour donner une idée du voyage.

Le reste de la journée comme chaque jour en mer, je fais une ou deux visites à la passerelle pour repérer notre position sur la carte et saluer l'officier de quart. Les intermédiaires repas sont assez brefs. Cela ne ressemble pas du tout aux repas sur le bateau italien qui étaient de véritables cérémonies rituelles et théâtrales. Ici, au mess des officiers, nous pourrions être six personnes, il n'y a guère plus de deux ou trois personnes ensemble. Chacun arrive à son heure selon ses désirs et ses occupations.

Je continue mon stage de lecture. Je suis complètement entré dans ce rythme et le lis plusieurs heures par jours. Pour varier, je me déplace sur le bateau au gré du soleil, du vent et des embruns. J'essaie d'être à l'extérieur le plus souvent possible dans la journée, car la nuit arrive assez tôt ce qui me fait passer déjà beaucoup de temps dans la cabine.

Ce soir, juste avant d'écrire ces notes, je suis resté plus d'une heure, assis sur le pont en rêvassant devant le soleil couchant. Je serai avant la fin de ce voyage un expert de l'inaction et de la rêverie.

Lundi 16 mai 2005

Une journée de mer ...une de plus...

Journée de mer sans rien à signaler. La mer est plutôt belle, le ciel variable, bien couvert au lever du jour. Au fil des heures, le bleu revient et s'installe pour le reste de la journée.

Au dîner, j'ai demandé à Thomas, l'électricien, s'il avait cinq minutes pour s'occuper du lecteur de CD dans ma cabine qui ne fonctionne pas. Il m'en a installé un nouveau, ce qui m'a permis de m'offrir une soirée musicale. J'avais acheté à Buenos-Aires deux CD. Le premier, c'est une compilation de tangos très classiques. Le second, je l'avais acheté dans la rue directement avec le chanteur lui-même, Yanquetruz. C'est cet homme de près de 70 ans que Paolo et moi avons rencontré. C'est un ancien exilé politique argentin qui avait fui son pays pendant la dictature. Les chansons et la musique datent de 1977, et avaient été enregistrées à Paris.

Toute la soirée, j'ai passé ces deux disques en boucle. Assis dans mon fauteuil à bascule, les pieds sur la table du salon, le hublot grand ouvert sur la mer, la pipe au bec, bercé par le bateau, ce fut un vrai régal.

J'avais précédé ce « concert » du spectacle du coucher de soleil, là aussi c'est un plaisir toujours renouvelé.

Après ces quelques notes, je m'installe pour la lecture dans un lit tout frais. La literie est changée chaque lundi par le steward. J'ai deux bouquins en cours. Je trouve cela agréable, car tout en continuant la même activité, en alternant les livres, je ressens une sensation de changement. Il est 21 h 00, je lirai jusqu'au sommeil qui arrive naturellement vers une à deux heures du matin. Parfois, il est trois heures avant de poser le livre. Mais aucun problème, pour être à poste au petit déjeuner à 07 h 30 et entendre : « Morning Sir ».

Mardi 17 mai 2005

RAS...

Journée de mer calme. Nous sommes à peu près au milieu de l'Atlantique Nord sur la latitude du Maroc et la longitude du Groenland. A la passerelle, j'ai obtenu quelques précisions sur la situation des jours à venir. Nous serons aux alentours de l'archipel des Açores, le samedi 21, et à Vigo le mardi 24 puis à Bilbao le jeudi 26. Il me reste une bonne semaine de mer.

J'ai quelques échanges sympathiques avec les officiers. Cet après-midi, c'est le marin birman, qui est resté me parler une bonne demi-heure.

Ces rencontres sont des temps courts sur une journée entière. Le reste du temps, je me déplace tout seul, un livre à la main d'un coin à un autre du bateau. Les journées se passent ainsi dans le plus grand calme sans impatience.

Je note en regardant le calendrier que j'ai quitté Roscoff, voici trois mois aujourd'hui.

Mercredi 18 mai 2005

La vie est une longue mer tranquille...

R.A.S. – Le voyage se poursuit...

Comme chaque jour, je monte à la passerelle pour situer la position du bateau. Comme nous sommes loin des côtes, c'est sur une carte représentant tout l'Atlantique qui est utilisée pour la navigation. L'échelle est très différente des navigations côtières. Aussi, le chemin parcouru dans une journée ne représente qu'un minuscule trait sur la carte. A la vitesse moyenne de 14,5 nœuds, le navire parcourt environ 625 kilomètres par jour.

Je demandais à deux officiers s'ils préféreraient naviguer comme là maintenant en pleine mer pendant une dizaine de jours sans escales ou à l'inverse une navigation plus côtière avec des escales tous les deux ou trois jours. Ils avaient des avis partagés. L'un d'eux trouvait moins monotone une route comprenant des escales assez fréquentes. Le temps semblait passer plus vite car en ce cas, ils ont plus de travail lors des entrées et sorties des ports. Son collègue préférait la tranquillité d'une navigation, loin des routes trop fréquentées.

Personnellement, je préfère la navigation côtière alternant les temps en mer et les escales toujours intéressantes. Je m'étonne parfois de rencontrer que très rarement, les officiers et les marins sur le pont. Ils n'y séjournent que pour leur service. Sinon dès qu'ils terminent leur travail, ils entrent dans leur cabine quel que soit le temps à l'extérieur. Ils s'y reposent et s'occupent en regardant des DVD ou en « jouant » sur leur ordinateur (sans internet). Les couchers de soleil, ils les ont vus des centaines de fois et cela ne les passionnent plus.

Jeudi 19 mai 2005

Une baleine nous rend visite...

R.A.S. – Mer plate – Vue principale >>>> l'horizon sur 360°. La température s'adoucit, elle se situe autour de 22/23°C. Une seule douche suffit pour se sentir bien. Les chemises ne collent plus à la peau.

En fin d'après-midi, voilà un événement dans cet espace vide.

Une baleine en plein forme nous salue au a en soufflant à pleins poumons de superbes jets d'eau

Je me suis posé quelques questions en début de soirée. Voilà le bateau à l'arrêt complet. Déjà en début d'après-midi, les moteurs avaient été arrêtés durant une heure environ. J'avais appris qu'il s'agissait d'un test. Vers 19 h 00, le second arrêt s'est prolongé plus longtemps encore. Pas vraiment inquiet, mais curieux, je viens de rencontrer les officiers qui confirment qu'ils avaient eu quelques problèmes techniques mais que tout était rentré dans l'ordre. Cela est très curieux, un gros cargo immobile au milieu de l'océan.

Vendredi 20 mai 2005

Un ballet de dauphins

Côté navigation, rien à signaler. Côté climat, chaque jour apporte quelques changements. Le ciel est resté gris jusqu'à la moitié de l'après-midi. Il ne fait pas froid, mais si l'on reste au vent cela devient presque inconfortable.

La distraction du jour s'est produite, vers 17 h 00. J'étais à mon poste habituel seul à l'avant du navire, à nouveau fréquentable car la mer est d'huile. De temps en temps, j'interromps la lecture pour me reposer les yeux, la nuque, pour me dégourdir les jambes et les bras. La lecture assidue est physiquement « fatigante ». Je m'appuie sur le bastingage regardant cet immense lac endormi. Et tout à coup au loin, droit devant, j'aperçois une agitation. Un groupe d'une douzaine de dauphins s'ébattait joyeusement. Ils se sont rapprochés de l'étrave et sont restés jouer pendant cinq minutes peut-être. J'avais déjà assisté à ce spectacle lors de mon service militaire dans la Marine voici plus de quarante ans. Mais l'émotion reste toujours aussi forte de voir ces animaux en totale liberté vivent leur vie.

La journée de demain offrira également quelques heures de divertissement. Nous passerons entre les îles des Açores.

Je plaisantais avec un officier en lui proposant de faire un crochet vers Roscoff, car le bateau passera au large de la Bretagne en rejoignant Dunkerque et Rotterdam.

Samedi 21 mai 2005

L'archipel des Açores

Belle journée de navigation. Dès le matin, j'aperçois les contours de la première île des Açores. J'ai pris tout mon attirail de parfait passager : livre, appareil de photos, jumelles et je me suis installé dans mon espace « privé » comme chaque jour. Le soleil était bien dégagé dès le lever du jour. Je suis resté à cet endroit jusqu'à 14 h 00, regardant défiler une à une cinq des huit îles de l'archipel. Un petit arrêt dans un port eut été la cerise sur le gâteau....

Des dauphins sont venus à nouveau jouer autour de l'étrave. Ils m'ont vraiment stupéfié. Un moment, ils étaient sept exactement parfaitement en ligne comme pour un départ de course. Et le ballet a commencé. Chacun à son tour effectuait un, puis deux, puis trois sauts et le suivant recommençait à son tour. Un vrai bonheur...

Cette nuit, je vais devoir choisir la position idéale pour bien dormir. Un roulis bien accentué fait danser le bateau. Je me cale la tête sur le côté du lit contre la cloison et les jambes repliées, je me coince avec les pieds sur l'autre côté du lit. Cela ne m'évite d'être ballotté, mais m'empêche d'être roulé à chaque mouvement du bateau d'un bord à l'autre du lit. On s'y fait très bien et j'aime assez cette danse.

Dimanche 22 mai 2005

Journée ordinaire en mer

Journée de mer ordinaire, pas de côtes en vue, pas de baleines, pas de dauphins.

J'expédie un email à Joss pour lui donner les précisions sur l'arrivée du bateau à Bilbao pour organiser le retour en Bretagne.

J'ai entamé mon dernier livre « Le Greco ». Il est assez dense. Il suffira pour occuper les trois derniers jours de navigation qui restent à parcourir.

A minuit, nous avons notre montre d'une heure. Nous avons rattrapé les 7 heures de décalage horaire qu'il y avait entre Valparaiso et l'Europe.

Ce soir comme souvent, je suis resté près de deux heures sur le pont attendant le coucher du soleil. Je n'en parle pas chaque jour mais cela fait partie des rites de ma vie à bord.

Lundi 23 mai 2005

de nouveau, journée ordinaire en mer

Rien à signaler – Belle journée sans événements. On perçoit une ambiance de retour au bercail. Deux officiers commencent à frétiller. L'un d'entre eux, Thomas le polonais, recevra la visite de sa femme et de ses deux enfants à partir de l'escale de Dunkerque. Le second, Vladislolas, le lithuanien sera en congé à l'arrivée à Rotterdam pour 5 mois après 7 mois de mer. La vie des marins....

Mardi 24 mai 2005

Arrivée à Vigo en Galice - Espagne

Arrivée à Vigo à 05 h 00 du matin. Je dormais comme un loir. Je n'ai rien entendu du poste de manœuvre d'entrée au port. Je sors en ville dès 10 h 00 le matin, avec comme objectif d'appeler Joss au téléphone pour parler de l'organisation de la fin du voyage – Bilbao – Roscoff.

Le bateau doit accoster le mercredi soir à Bilbao. Je resterai cette nuit là à bord. Je quitterai le bateau le jeudi matin seulement. Pour la suite, je verrai une fois mis le pied à terre.

Vigo est une jolie ville (la partie ancienne en particulier). C'est la Galice, avec des maisons en granite comme dans les pays celtes. La ville est située au fond d'un large estuaire, une Ria. Elle est entourée de collines boisées. Cette ville a beaucoup de charme.

Mercredi 25 mai 2005

Une dernière nuit à bord à Bilbao

La route de Saint Jacques de Compostelle, de l'autre côté cette fois, vu du côté mer. Cela est très imaginaire, le bateau navigue à plusieurs kilomètres de la côte. Mais, en suivant les cartes à la passerelle, il est simple de savoir avec précision quelles sont les villes proches.

Après une journée de mer très calme, la mer est lisse, nous entrons dans le port de Bilbao vers 21 h 00, juste à l'heure du coucher du soleil.

J'ai passé ma dernière journée à bord à traîner sur le pont, ayant épuisé ma bibliothèque de voyage. Dans l'après-midi, j'ai sorti du placard, le poste de radio pour écouter France Inter. C'est magique, voilà des gens qui parlent le français. Mais très vite, je me suis rendu compte de la légèreté des infos. La première nouvelle que j'ai entendue, c'était les histoires sentimentales de Sarkozy. Je n'ai pas regretté d'avoir été « débranché » pendant plus de trois mois. J'ai toutefois réalisé que le débat sur le référendum sur la constitution européenne avait pris une importance énorme. J'avais totalement oublié tout cela.

Ce soir, je retrouve les quais de Bilbao, comme je les avais laissés voici trois mois. La différence est la température, en fin février, il y faisait bien froid et les collines environnantes étaient couvertes de neiges. Ce soir, ces mêmes collines étaient verdoyantes....

Lundi 30 mai 2005

La fin du voyage

Tout à une fin... Le bateau est entré dans le port de Bilbao, le mercredi 25 mai en soirée. Je suis resté une dernière nuit à bord, il était trop tard pour prendre un train pour rentrer en France. Dès le jeudi matin, j'ai rejoint la gare de Bilbao, puis par bus, la gare d'Hendaye en France. J'étais à Paris le soir même et à Roscoff le vendredi après-midi. Le mois de traversée de Valparaiso à Bilbao s'est très bien passé. L'accueil de l'équipage était très chaleureux et amical. La météo a été bien raisonnable, j'ai un peu regretté l'absence de mer agitée, mais on ne peut pas tout avoir. Il n'a pas manqué de rousis. La traversée du canal de Panama est une expérience intéressante. Au large, nous avons eu la visite d'une baleine et de plusieurs dauphins qui s'amusaient comme des fous à l'étrave du bateau. J'ai disposé du temps nécessaire pour lire toute ma bibliothèque, pour rêver devant la mer. C'est exactement ce que j'allai chercher.

Dès que possible, je recopierai mes notes de la traversée ici. Ensuite, je reverrai l'ensemble du blog pour alléger les textes et ajouter quelques photos. Je ne me presse pas. Habitué à ne rien faire pendant un mois de mer; il ne faut pas reprendre trop brutalement les activités, c'est trop risqué.

Je suis rentré à la maison comme un bon fils, pour la fête des Mères et comme un bon citoyen pour le référendum sur l'Europe. A bientôt, pour les textes concernant le voyage retour en bateau

Pierre

